SITUATIONS

malek alloula abdellatif laâbi

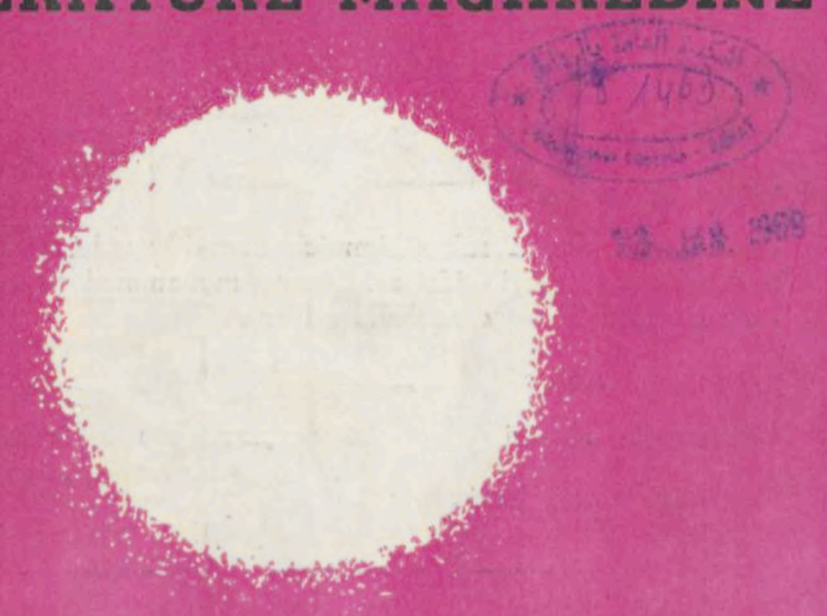
m. aziza a. mansouri samir ayadi



e. m. nissaboury m. khaïr-eddine

abdelkader lagtaa m. i. abdoun

LITTERATURE MAGHREBINE



10-11 . revue littéraire culturelle maghrébine . 4 DH

○ **souffles**

revue maghrébine littéraire culturelle trimestrielle

siège social 4 avenue pasteur rabat maroc ccp 989-79 tél 235-92

responsable abdellatif laâbi

groupe d'action m. i. abdoun m. alloula m. aziza m. chebaa b. jakobiak a. laâbi m. melehi e. m. nissaboury

imprimerie almaârif

sommaire

couverture — m. chebaa m. melehi
mise en page — mohammed chebaa
documentation photographique — mohammed melehi

numéro double 10-11 — **3e année 2e - 3e trimestre 1968**

souffles

evue maghrébine littéraire culturelle trimestrielle

. avenue pasteur rabat maroc ccp 989 79
el 235-92

responsable abdellatif laâbi

roupe d'action m. i. abdoun m. alloula m.
ziza m. chebaa b. jakobiak a. laâbi m. melehi
m. nissaboury

revue de création
et de recherche culturelle

prologue

un certain nombre
ébine d'expression
tention de réaliser
rait été d'ailleurs
jusqu'à maintenant

it quotidiennement
tte, une anthologie
des cercueils dorés

ésenter une sorte de
manifeste d'école
le profondes diver-
e numéro, tant sur
e, que sur le plan
intellectuelles et

ui ont guidé notre
française ne pou-
pour le choix des
ment à notre avis
ns et modes d'ex-
ttre), mais simple-
e et des données
uations.

Par cette confrontation des productions littéraires dans les deux langues, nous voulons remettre en question une dualité artificielle qu'on tendait jusqu'à maintenant à approfondir et instaurer

souffle

revue

siège social 4 avenue pa

groupe d'action m. i. abdo

sommaire

souffles

retentissements

La faveur qu'on vous accordera légitimement ou la gêne que vous provoquerez chez certains dénaturés et « pâles imitateurs », proviendront, n'en doutez pas, du fait que votre action littéraire est fidèle à cette terre et à ces hommes obscurs qui sont les nôtres, et les exprime non pas selon une réalité anodine et pittoresque chère aux touristes et aux fervents du régionalisme, mais à travers une vérité encore insoupçonnée, singulière, toujours vierge, dont le Maghreb, ses horizons fauves, ses montagnes, ses villes prolétaires, sa culture orale, les travaux des siens et leurs combats et leurs souffrances et leurs joies ont plus ou moins révélé de secret au cours des siècles.

mostefa lacheraf

Elle témoigne de la vitalité d'une poésie de combat au Maroc.

p. j. oswald

J'attendais cette revue, je l'espérais. Oui, il fallait que vous repreniez le relais et que vous alliez ailleurs que nous.

a. memmi

Inutile de vous dire que nous sommes heureux que cette revue paraisse et que les Marocains passent à l'action. tous les amis souhaitent que la parole ne soit pas étouffée

j. déjeu

Votre volonté de réenvisager les problèmes de la cultur maghrébine en fonction de la réalité actuellement vécue votre désir de recherche et d'action lucide me paraissen très réconfortants.

j. arnau

Des expériences comme celle que vous tentez au Mar sont comme des bouffées d'air frais pour réanime l'espoir.

daniel bléral

Revue jeune (il en manque), ouverte, banc d'essai, ma qui révèle déjà tant de talent (et de talents).

m. mamme

Cette revue de jeunes, ardente, batailleuse, parfois ex cessive comme il se doit, s'est affirmée.

m. rodinsc

Ce mince opuscule contient de la dynamite... Libert haine des vieilles structures sociales et mentales, amo d'une vraie vie.

jeune afriq

Souffles est devenue maintenant un reflet indispensab de l'activité littéraire du Maghreb particulièrement appr cié de ce côté de la Méditerranée.

revue dialogues (par

..témoigne (nt) d'une volonté de sortir la littérature magh bine de l'ornière « aristocratiquement » conformiste et son « purgatoire colonialiste ».

revue maghreb (pari

couverture	m. chebaa m. melehi
mise en page	mohammed chebaa
documentation photographique	mohammed melehi

numéro double 10-11 **3e année 2e - 3e trimestre 1968**

ɔublication de SOUFFLES
:ollection ATLANTES

retentissements

ᴇ 1 bernard jakobiak

Jne telle exigence, un tel dégonflage de statues ɪe peut nous laisser indifférents. La vitalité de lakobiak nous concerne. Elle est vigoureusement raternelle.

a. laâbi (souffles)

ʀACE abdellatif laâbi

Cet « itinéraire oral » de Laâbi nous concerne ous.

l'orient (beyrouth)

ın poème d'une extrême violence où tout l'univers arabe est passé au crible de la révolte et de la négation.

jeune afrique

Merci de votre « Race », jetée à la face. J'ai été emué. Fameux sur Oum Kaltoum Fichtre non, ous n'êtes pas des cadavres.

m. rodinson

Une salve de violence vomie à toutes tripes et par tous les orifices à la fois pour évacuer cette iqueur-castration que l'on véhicule depuis l'origine de la catastrophe millénaire et quotidienne à la fois.

m. alloula

PLUS HAUTE MEMOIRE e. m. nissaboury

A travers cette récréation de la langue française, Nissaboury tente de créer la langue de la poésie marocaine.

al alam (Rabat)

éloquence et fureur s'accompagnent d'un souci constant de forme.

a. bosquet

Effort lucide et à la limite du cri. Effort pour extraire du plus profond magma ses racines vivantes pour en mesurer le potentiel de vie et d'action.

m. alloula

prologue

S un certain nombre
rébine d'expression
étention de réaliser
urait été d'ailleurs
jusqu'à maintenant

nt quotidiennement
utte, une anthologie
des cercueils dorés 1

ésenter une sorte de
n manifeste d'école
de profondes diver-
ce numéro, tant sur
re, que sur le plan
s intellectuelles et

qui ont guidé notre
ı française ne pou-
pour le choix des
ement à notre avis
ons et modes d'ex-
ettre), mais simple-
ue et des données
...tions.

Par cette confrontation des productions littéraires dans les deux langues, nous voulons remettre en question une dualité artificielle qu'on tendait jusqu'à maintenant à approfondir et instaurer

○ **souffl**

revı

siège social 4 avenue p

groupe d'action m. i. abd

sommaire

collection ATLANTES
(1967-68)

plaquettes parues

b. Jakobiak : JE 1
a. laâbi : RACE
e. m. nissaboury : PLUS HAUTE MEMOIRE

à paraître

m. alloula : VILLES

bulletin d'abonnement

Nom ....

Prénom ....

Adresse ....

Ville .... Pays ....

Profession ....

Veuillez m'inscrire pour .... abonnement (s) à la collection ATLANTES.

TARIF D'ABONNEMENTS
1967 - 1968

abonnement simple

- Maroc 15 DH
- Algérie, Tunisie 20 DH
- Etranger 30 DH

abonnement de soutien à partir de 50 DH

Somme que je verse à votre CCP : SOUFFLES, Rabat, 989 79, ou que je vous adresse par mandat-poste ou chèque bancaire à l'ordre de SOUFFLES, 4 avenue Pasteur. Rabat. (Maroc).

abonnez-vous à SOUFFLES
aidez à sa diffusion

couverture m. chebaa m. melehi
mise en page mohammed chebaa
documentation photographique mohammed melehi

numéro double 10-11 • 3ᵉ année 2ᵉ - 3ᵉ trimestre 1968

prologue

En réunissant dans ce numéro de SOUFFLES un certain nombre de situations de la jeune littérature maghrébine d'expression arabe et française, nous n'avons aucune prétention de réaliser une nouvelle anthologie littéraire. Ceci aurait été d'ailleurs contraire aux principes mêmes qui ont guidé jusqu'à maintenant l'action de notre revue.

Pour une littérature en gestation, s'affirmant quotidiennement dans les contradictions, la contestation et la lutte, une anthologie reviendrait à la pontifier, à l'enfermer dans des cercueils dorés et des réseaux d'immobilisme.

Nous n'avons pas non plus la prétention de présenter une sorte de contre-anthologie pouvant avoir l'allure d'un manifeste d'école ou de groupe. Nous ne cachons pas qu'il y a de profondes divergences entre certains écrivains publiés dans ce numéro, tant sur le plan du contenu de notre future littérature, que sur le plan des problèmes de l'écriture ou des options intellectuelles et idéologiques de l'écrivain.

D'autre part, certaines options et exigences qui ont guidé notre travail concernant la littérature d'expression française ne pouvaient logiquement pas être appréhendées pour le choix des textes en arabe. Différence qui ne vient nullement à notre avis d'une rupture radicale entre les deux situations et modes d'expression (comme certains veulent le faire admettre), mais simplement du développement historique spécifique et des données linguistiques propres à chacune de ces situations.

Par cette confrontation des productions littéraires dans les deux langues, nous voulons remettre en question une dualité artificielle qu'on tendait jusqu'à maintenant à approfondir et instaurer

par la même occasion un débat, un dialogue que beaucoup ont cherché à éviter par mauvaise foi ou par intérêt.

Il n'en demeure pas moins que la matière de ce numéro a été le fruit d'un choix inévitable. Le but étant de présenter le plus objectivement possible au lecteur une somme de situations, de voix, de préoccupations de groupes ou d'individus qui se sont relativement affirmés depuis quelques années, la plupart en rupture par rapport à la littérature de l'ancienne génération, en tout cas, avec la volonté de remettre en question (d'une manière plus ou moins nette, radicale, consciente, chez les uns et les autres) un acquis littéraires et culturel, certains rapports étroits, aliénants ou dépassés dans lesquels s'empêtre depuis les indépendances la littérature tant d'expression arabe que française. Il va de soi qu'un tel choix ne pouvait être que provisoire et incomplet, vu les moyens réduits dont dispose la revue, vu les difficultés de contact entre écrivains des trois pays, parfois entre écrivains à l'intérieur de nos pays respectifs (1).

Mais s'il y a des omissions dues à ces raisons matérielles, il y en a d'autres qui sont volontaires et qu'on doit interpréter comme une prise de position nette de notre part.

En effet, est pour nous littérature **jeune**, celle qui rompt réellement avec tout anachronisme, celle qui apporte des contenus et des formes d'expression neufs. Il y a, par contre, nombre de **jeunes** écrivains **vieux**, c'est-à-dire acceptant le psittacisme mental d'une littérature fossile. D'autre part, toute littérature ne saurait valoir à nos yeux que si elle est profondément engagée dans la lutte culturelle, que si elle rejoint le combat national dans son ensemble. La littérature des bouffons, des artistes-esclaves et des agents de répression culturelle qui pullule, déguisée parfois sous des slogans de mobilisation démagogiques, ne nous concerne que dans la mesure où nous pouvons la démasquer et la combattre.

Ce faisant, le groupe de SOUFFLES, est donc conscient de la responsabilité qu'il prend en publiant ce bilan provisoire, en mouvement, de notre littérature.

Son espoir est de contribuer par là à une clarification des problèmes et de promouvoir un débat devenu urgent sur la fonction de la littérature dans nos pays, sur les obstacles (linguistiques,

(1) La plus grande lacune étant, comme le remarquera le lecteur, l'absence de textes algériens et tunisiens en arabe.

économiques, politiques) qu'elle doit surmonter pour exprimer en toute liberté les réalités et les aspirations profondes de nos peuples.

Son espoir est aussi de développer le dialogue entre les jeunes écrivains eux-mêmes afin qu'ils puissent confronter leurs expériences, sortir d'un silence et d'un isolement qui ne profitent qu'aux fossoyeurs de la vérité.

SOUFFLES

avant-propos

Une véritable littérature est une remise en cause de toute la littérature, une critique interne des écritures précédentes et l'élaboration expérimentale d'œuvres nouvelles. Faute de cela, les littératures timorées, écrasées par le passé, faciles à la manipulation mercantile des éditeurs, tombent dans le rituel et la démarche imitative.

Si la littérature véritable est une remise en cause de toute la littérature, elle ne peut être alors que sous la forme d'une subversion à la fois violente et contrôlée ; ceci a été bien compris par les nouvelles promotions des écrivains maghrébins d'expression française. Et ceux qui doutent des aspirations communes à nos peuples n'ont qu'à lire ces pages d'une écriture en rupture, ces pages de colère et de lucidité, emportée par le désir têtu de basculer le réalisme misérabiliste et le lyrisme des pauvres caractérisant la littérature inhibée de notre passé récent. On essaiera dans cette note introductive de souligner la vitalité et les contradictions de cette tentative.

Le passé de cette littérature maghrébine d'expression française est certes un fait récent ; c'est à partir de la deuxième guerre que s'est développée cette expression, corrélativement à la gestation nationaliste et à l'intérêt porté par l'intelligentsia française aux élites colonisées. On sait bien que cette époque, pour l'écrivain maghrébin, a été chargée de malentendus. Je ne parle pas seulement de ceux qui ont fait du thème de déchirement le cheval de bataille pour conquérir la mauvaise conscience européenne, cette démarche n'a été après tout que la nostalgie triste et paresseuse d'une intégration impossible, la nostalgie d'être français. Je parle aussi de cette autre promotion qui, sortie également du cauchemar colonial, a mis en cause la culture dont ils sont les reflets déformants, d'abord d'une voix très timide, presque chuchotante, ensuite d'une manière un peu plus radicale. La plupart de ces écrivains ont fait du réalisme le principe suprême du déchiffrement, le résultat a été dans la plupart des cas une série de monographies

honnêtes, lisibles comme des manuels scolaires, une écriture imposant à la réalité particulière du Maghreb les schémas du réalisme occidental du XIXè siècle. La poussée nationaliste du Tiers-Monde a consacré sur le plan de l'écriture l'inhibition culturelle, consistant en un bricolage technocratique pour embrigader sa propre situation avec une structure de l'imagination importée.

Les nouvelles générations veulent « lâcher l'Occident », en comprenant « l'écriture comme une façon militante d'assumer sa responsabilité », et d'une façon théorique comme une tentative de ré-interprétation des écritures occidentales, comme un dépassement de ses contradictions par un terrorisme lyrique, une violente recherche de la culture nationale.

Nous sommes loin de ce réalisme étriqué, illusion de la conscience maniaque de la classification. Certes, une partie de ces essais ne fait que reprendre ou prolonger la critique de la littérature française faite de l'intérieur, d'autres étonnent également par la subversion anodine des calembours faciles, du choc un peu outré des images. Le lecteur habitué aux références peut être tenté d'y voir les résidus de la révolte surréaliste. Eh quoi ! Chaque culture a sa littérature sauvage, marginale, en rupture, et il me semble que celle-ci a un accent personnel, un lyrisme contrôlant le vertige par une conscience aigüe des contradictions, de la fragilité, du pouvoir créateur. La grande contradiction, on l'imagine facilement, réside dans le refus de la culture française et dans la volonté de recréer la langue française. Je ne reviens sur ce problème fondamental que dans la mesure où je veux attirer l'attention du lecteur sur la recherche expérimentale qui caractérise ces écrivains. Il est prématuré de procéder à un inventaire, de classer, de dégager des tendances. La variété de ces individualités, de leur écriture nous impose la prudence. On espère que ce premier bilan contribuera à élargir le débat sur la culture nationale et sur le métier de l'écrivain au Maghreb, sans oublier les problèmes essentiels de l'écriture.

Lisez ces pages sans préjugés, la confrontation en vaut le plaisir.

abdelkabir khatibi

correspondance

Je suis heureux chaque fois que naît au Maghreb quelque chose qui lui ressemble intimement, secrètement issu de sa gestation contrariée et qui le recrée dans sa substance perdue, dans ses espoirs massacrés. Votre entreprise littéraire, vous ne l'avez pas voulue délibérément telle, mais vous en êtes l'organe véhément et lucide qui proclame à point nommé une nouvelle naissance. Cela est encore plus significatif d'un besoin dont nos pays sont travaillés jusqu'au tréfonds d'eux-mêmes et auquel vous donnez cette voix juste, cet inventaire de concepts et d'objets depuis longtemps oubliés ou méconnus, cette grande colère soutenue et sans crispations qui est la marque du souffle créateur quand il sonde les abîmes et balaie impitoyablement les déchets séculaires de l'esprit. Aujourd'hui, grâce à vous, la littérature maghrébine reprend sa jeunesse qui est l'âge adulte, **et le seul,** du langage poétique, du roman et du théâtre. La faveur qu'on vous accordera légitimement ou la gêne que vous provoquerez chez certains dénaturés et « pâles imitateurs », proviendront, n'en douetz pas, du fait que votre action littéraire est fidèle à cette terre et à ces hommes obscurs qui sont les nôtres, et les exprime non pas selon une réalité anodine et pittoresque chère aux touristes et aux fervents du régionalisme, mais à travers une vérité encore insoupçonnée, singulière, toujours vierge, dont le Maghreb, ses horizons fauves, ses montagnes, ses villes prolétaires, sa culture orale, les travaux des siens et leurs combats et leurs souffrances ou leurs joies ont plus ou moins révélé le secret au cours des siècles. Si la langue est autre avec ses inventions, cela ne change rien à cette vérité, à cette expression poétique dont la trame sensible, le ton, la colère, la truculence, la révolte, l'ironie, l'inquiétude même ou le goût du scandale et l'impiété et la sombre magie des mots sont des traits majeurs, combien familiers à nos cultures populaires. Et puis, assumer une **langue** et un langage comme vous le faites, est à la fois la preuve que vous connaissez nos pays en les situant, en les exprimant dans leur temps vécu et en vous exprimant vous-mêmes au diapason des voix de partout qui répondent ou s'identifient à leur juste véhémence.

mostefa lacheraf

Buenos Aires, le 31-8-68

mohammed ismaïl abdoun

Tis the times plague when
madmen lead the blind.
Shakespeare
King Lear IV 1

palma

... me voici au terme de mon sommeil séculaire. Je m'ébroue et dans mon élan je récupère toutes mes sèves anciennes de palmier nain.

Je suis là. Il fait froid. Je suis là et il fait froid. Mes doigts baguettes froides. Il fait froid. Je suis là. Je suis là et je ne sais même pas si elle viendra. Il fait froid. Il fait froid. Il fait froid.

Je l'ai attendue. Il pleuvait. Elle est venue. Elle est entrée noyée dans ses cheveux. Elle se curait les dents avec une carde métallique – cure-dents, miroir et peigne – . Il pleut. Nous avons bu un café ; fumé ; nous nous sommes regardés en chiens de faïence. Puis nous avons mangé du thon à la tomate et des œufs brouillés. Bu un café ; fumé ; regardés en chien de faïence.

Il a plu pendant toute la nuit. La nuit durant elle m'a raconté sa vie d'une voix tantôt monotone tantôt enflammée espérant me changer disait-elle. Au matin il ne pleuvait plus. Elle est partie atterée par mon incapacité à lui jurer un amour éternel. Elle est partie noyée dans ses cheveux et ses larmes en labourant ses joues avec sa carde métallique.

En fait je savais bien ce qu'elle voulait, ce qui la poussait à me parler ainsi. Les femmes ont peur des grenouilles. Elle avait peur de Palma mais surtout elle en était jalouse .J'ai eu beau lui expliquer que c'était absurde elle ne voulait rien entendre. Je te veux entier à moi disait-elle. J'essayais vainement de lui faire comprendre qu'ici chacun est pour soi et Dieu n'est pour personne...

Au matin quand la pluie a cessé elle est partie furieuse menaçant de revenir avec la police, de m'intenter un procès pour l'avoir trahie... Elle est partie. Je suis là. il fait froid. elle est venue réellement. les extrémités froides de ses mains me l'ont dit. Je suis dans un cimetière d'absence.

Je sortis à mon tour. Il ne pleuvait plus mais l'atmosphère était boueuse. Un jour-coquille-vide. Un jour-camomille. Un jour-vermifuge.

Un jour-sens-unique. Un jour entouré de fils barbelés électrifiés et rouillés. Un jour éborgné. Un jour purulent. Un jour-proxénète-chauve coiffé du chapeau de Napoléon. Un jour à contre-courant. Un jour impudique.

Les rues étaient verticales et glissantes. Les gens se rassemblaient en groupes aux coins des rues. Celui qui perdait pied était mort. Il fallait marcher par petits groupes en s'accrochant les uns aux autres pour ne pas glisser.

Quand la pluie s'est arrêtée un brouhaha monstrueux a succédé au silence des longs jours de mauvais temps. Impossible de discerner une parole nette. Les gens **parlaient pour parler.** Ils pataugeaient dans un langage incertain.

Je quittai mon grenier. Je n'avais pour tout bagage qu'un lichen gris-cendre, une paire de chaussettes trouées, des lunettes noires, et un vieux transistor.

Dans les rues les gens se groupaient par affinités. Ils allaient spontanément les uns vers les autres comme s'ils s'étaient toujours connus. Les isolés ne faisaient pas long feu ; après une glissade formidable ils s'écrasaient, morts,sur le sol. Ils étaient enlevés aussi rapidement pour ne pas gêner la circulation. Pourtant il y avait des groupes plus audacieux que les autres. Ils réussissaient à se libérer les bras – qu'ils avaient longs – à rester en équilibre, et les mains en porte-voix ils lançaient dans l'air opaque des cris de chacal et ils attendaient satisfaits et grave que l'écho de leurs voix leur revienne – ce qui plongeait les autres à la fois dans l'extase et l'effroi – . Ensuite ils s'applaudissaient et s'embrassaient bruyamment. Ne pouvant applaudir les autres poussaient de grands cris incompréhensibles et déchirants.

Quant à moi j'avais deviné le jeu. Ces acrobates étaient des malins : quelques uns, bien cachés, se baissaient pour leur retenir les pieds pendant quils lançaient leurs cris et se trémoussaient.

Je sortis pour participer à la fête commune. En vérité je fuyais. J'avais peur qu'Elle ne revienne avec la police. Ici l'indifférence en amour se paie par la détention perpétuelle.

Je rasais les murs marchant de côté comme un crabe. Je prenais soin de ne pas lever le pied ce qui aurait pu m'être fatal. Je m'accrochais aux aspérités des murs et m'intégrais rapidement dans un groupe quand il venait à passer près de moi. Je progressais rapidement à mon grand étonnement et à la surprise aussi de quelques groupes qui, jaloux de mon équilibre, tentèrent de me donner la chasse. Mais du fait de leur nombre ils se perdaient en gesticulations désordonnées et en jurons terribles en me voyant les distancer. Enfin je ne sais combien cela dura ni comment je me retrouvai au grand soleil parmi les palmiers à l'endroit où vivait Palma.

J'ouvris le transistor. Au son de la musique Palma sortit de l'eau. C'était notre signal. Elle coassait de joie. Intelligente et toujours de bonne humeur elle avait compris pourquoi je partais. Plus même elle désirait me suivre. Moi je ne voulais m'encombrer de quoi que ce fût mais j'ai cédé devant tant d'insistance. Après tout c'était le seul être qui me comprenait. Elle a sauté dans ma main tendue enveloppée d'un foulard rouge – volé à je ne sais qui pendant que je traversais les rues de la ville – ; ainsi, enfant, je capturais les grenouilles pour les vendre aux Espagnols qui en mangeaient les cuisses...

Et nous sommes partis – entre temps, par précaution, je me suis délesté de mes chaussettes et surtout de mes lunettes ; on ne sait jamais pensais-je dans le cas où on aurait donné mon signalement... –

Des vapeurs d'air chaud dansaient sur le goudron caramélisé.

Nous sommes partis ,elle dans la poche de ma chemise, à gauche, juste sur mon cœur et moi, marchant, sifflant et m'amusant à regarder l'empreinte de mes semelles sur le goudron surchauffé qui fondait sous les pas... Non, je n'avais pas de souliers... Le goudron tiède et moelleux me chatouillait la plante des pieds.

J'avais peut-être des souliers...

Mais c'est un détail sans grande importance car le goudron c'est MA MEMOIRE.

Je marchais donc sur-dans-ma mémoire, Palma dans la poche de ma chemise et le transistor ouvert à fond.

Je voulais une dernière fois écouter les informations. C'était l'heure des informations. Hymne national. La libre circulation est de nouveau possible. On peut désormais se déplacer sans risque de glissade mortelle. Le courrier est rétabli et les magasins ont réouvert. C'est un jour de fête mais aussi un jour de deuil puisque le nombre des morts et des blessés est considérable. Une voix d'homme alternant avec une voix de femme. S'efforcent de paraître affligés pour communiquer la liste des victimes.

J'y reconnus beaucoup des miens. Il y aura un meeting à midi sur la place de la grande mosquée. Une heure de silence sera observée à la mémoire de ces martyrs du mauvais temps. La soirée sera consacrée à des festivités de tous genres. Hymne national.

La mémoire est lâche quand il s'agit d'évoquer les morts.

Ainsi de nouveaux disparus s'ajoutent à mon cimetière.

Ne parlons pas des ancêtres. Je n'ai jamais su ce que c'est qu'un ancêtre.

Ce fut d'abord le père. Au premier cri de ma naissance il s'évanouit. Sa voix s'est perdue dans un brouillard mortel. Tant d'autres suivirent. Il ne me restait plus que la vieille grand-mère aveugle que je conduisais chaque vendredi, substitut de ses yeux, au cimetière – un cimetière accablé par le soleil et balayé par le vent. Un cimetière chétif, fatigué de naissance. Un cimetière sans frontières qui pousse

n'importe où. Un cimetière à peine à fleur de terre. Un cimetière à vous couper l'envie de mourir – j'étais l'amer mobile et provisoire dans l'océan trouble de son passé. Elle faisait vivre les lieux là où je posais le pied. Je la guidais dans sa mémoire. J'étais le fil d'ariane dans le labyrinthe de ses ténèbres. Un jour elle cessa véritablement de voir. Mes yeux mirent longtemps à s'accomoder à la lumière.

Enfin je rencontrai cette femme. Je te veux tout entier à moi à moi seule disait-elle. Mais moi j'étais occupé à compter mes tombes. Et ce fut la catastrophe. Je n'ai pas su je n'ai pas pu la retenir.

J'ai abandonné la route nationale. J'ai mis le foulard sur ma tête sur le foulard le lichen et sur le lichen Palma.

J'ai longtemps marché. J'ai vendu le transistor au marché aux puces en traversant un petit village avant de quitter la route nationale. Avec l'argent j'ai bu une bière bien fraîche et j'ai acheté des cigarettes américaines. Façon de fêter mon départ quoi.

Je marchais sous la canicule sur les sentiers de ma mémoire avec Palma sur ma tête et en fumant des Lucky-strike.

J'ai quitté la ville et la route nationale sans ressentiment aucun. Sous le soleil j'ai marché sur une piste poudreuse. Je voulais partir le plus loin possible. Tout départ est une fuite. Je marchais et je racontais ma vie à Palma. Je voulais régler leur compte à mes souvenirs. Lui raconter ma vie de A à Z. Quand le soleil eut atteint le zénith Palma se mit à se plaindre. Elle souffrait de la chaleur. Elle poussait des gémissements rauques. Mais moi je voulais lui raconter ma vie. L'enfance parmi les lauriers et les grenadiers... l'école primaire... mes premières haines et mes premières amours... Je voulais lui raconter tous mes désastres, lui décrire dans le détail la vie de tous mes morts. Mais elle gémissait toujours en m'interrompant chaque fois aux moments les plus intéressants et les plus pathétiques. Elle gémissait toujours. Je lui expliquais que cela était vital pour moi, que je tenais à raconter ma vie pour m'en défaire une bonne fois pour toutes. Vainement. Je finis par nourrir une véritable haine contre elle. Et dans ma colère je décidai de lui faire payer très cher son incompréhension. Je formai secrètement le projet de me débarrasser d'elle.

Je l'ai donc délivrée. Du foulard et du lichen je lui ai confectionné une sorte de hamac que j'ai accroché au bout d'un bâton. Je mis le bâton sur mon épaule comme les voyageurs de jadis et repris ma route.

Au crépuscule nous longions le lit d'un oued desséché. Un vent de sable qui menaçait d'être violent commença à siffler. Je me suis arrêté.

J'ai retiré Palma du foulard. Je l'ai longtemps regardée hésitant à la perdre. Je l'ai serré dans ma main. Je voulais l'étrangler... j'ai serré... elle coassait de joie car elle croyait que c'était là une marque d'amitié. J'ai serré plus fort. Je la regardais. Elle se débattait et je lus dans ses yeux qu'elle avait compris mon projet assassin. je lus dans ses yeux... elle ne m'en voulait pas... mais semblait me mettre en garde contre quelque chose. Ses yeux globuleux parlaient.

Voici ce qui t'arrivera

Quand tout s'achèvera il ne te restera plus d'eau pour faire tes ablutions. Tu brandiras ton sexe au soleil et de ton sperme caniculaire naîtront les fils qui ne reconnaîtront jamais leur père. Issus du silence.

Quand tout s'achèvera tu te demanderas où tu as laissé celui – toi-même – qui te suivait plus près de toi et plus fidèle que ton ombre.

Ne t'oubliera pas seul le sirocco.

Quand tout s'achèvera tu creuseras plus profondément encore ta solitude.

Tu ne seras pas plus éternel qu'un langage de mort.

Tu compteras tes doigts tes yeux tes membres.

Tu éprouveras ta voix ton regard en toi et hors de toi-même

Tu n'oublieras pas tes ongles ils auront leur mot à dire.

Quand tout s'achèvera tu réclameras le droit de te taire sans avoir jamais parlé.

Au déclic du cœur tu n'auras plus qu'à suivre le vent.

Mais préféreras-tu peut-être laisser en gage ta peau – mais soigneusement tannée – mais soigneusement pliée – ou hypothéquer ton sang.

Tu partiras avec le seul rythme de tes nerfs pourris.

Tu ne signeras pas les cadrans solaires et tu ne compteras point tes heures à l'écoulement du sablier.

Quand tout s'achèvera tu couperas toutes les amarres. Tu seras iceberg.

Tu jetteras quelquefois l'ancre dans un cauchemar.

Tu ne marcheras pas nus-pieds dans l'eau de peur de noyer tes chimères.

Enfin quant tu auras tout épuisé
quand tu n'auras plus rien à perdre
quand tu n'auras plus qu'un seul tour dans ton sac
tu joueras ta vie aux confins du précaire...

Je serrai plus fort pour la faire taire. mais je n'ai pas eu le courage de l'achever. J'ai fermé les yeux et je l'ai lancée au loin de toutes mes forces et je suis parti en courant. Après tout elle seule avait essayé de me comprendre...

Je voulais lui raconter ma vie. Elle gémissait. Je voulais m'en débarrasser une bonne fois pour toutes. Elle gémissait toujours. Je

l'ai serrée palpitante dans ma main. Ses yeux enflés ressortaient encore plus. Elle coassait heureuse mais moi je voulais l'étouffer. Je l'ai enveloppée dans le foulard. J'ai fermé les yeux et je l'ai projetée au loin et je suis parti en courant.

Je poursuivis mon chemin seul, avec mon lichen. Il poussait sur la pierre unique de la maison paternelle construite en toub mordoré si chaude l'été et si froide l'hiver tout près de la route nationale étincelante sous le soleil d'un éternel juillet. Il tapissait presque toute la pierre gris-pâle en ses enchevêtrements arachnéens. Cerveau desséché recroquevillé sur son histoire.

Mais l'odeur de Palma me suivait toujours. Tu partiras avec le seul rythme de tes nerfs pourris. Tu jetteras quelquefois l'ancre dans un cauchemar. C'était le lichen qui recelait encore sa présence. A son tour je le balançai.

Fini. Il fait nuit. Le vent de sable souffle de plus belle. Je suis donc seul ? Vraiment seul ?

Mes nerfs
mon cœur
mes neurones
affolés
QUE FAIRE ?

où est le centre
où est le pourquoi de l'interrogation
faut-il se retrancher dans ses ongles
renier sa peau
rester sourd au rythme du sang
tenter une crucifixion qui n'a pas de sens
s'exposer à toutes les fournaises
tracer une bonne fois pour toutes une croix
– une vraie – sur soi pour renaître peut-être
de ses propres cendres
mort absurde
ou encore
faut-il poisson égaré se laisser prendre dans le filet
de mots morts
amen à toute échappatoire
je hais ceux qui savent où ils vont
moi une épithète peut me faire changer de but.

Un tremblement de la racine de mes cheveux me prévient d'un désastre prochain.

Il fait nuit. Le vent redouble de force. Au déclic du cœur tu n'auras plus qu'à suivre le vent. Je ne dormirai pas je ne dormirai plus. J'arrête là ma fuite. Je reviendrai sur mes pas. Je retournerai **là-bas.** Là-bas il y a **tout à refaire.** Je ne sais pas... refaire la géométrie des rues, redresser le soleil pour prévenir toute éclipse, créer un comité pour la défense des chiens errants, établir une constitution

pour les oiseaux. Enfin tout est à refaire. Je reviendrai sur mes pas. Sur mon passage je mobiliserai toute une faune fraternelle. Je lui apprendrai le vrai langage. Le langage de la razzia. Nous sèmerons dans les têtes et les cœurs un seul mot. Le mot **essentiel.** Une faune fraternelle. Les sauterelles, les mites, les rats... Rien de tel pour remettre sur pied un pays qui chancelle. Sans oublier les maréchaux-ferrants leur rôle est considérable. Les acrobates maladroits – entre autres – leur seront confiés. Ils pourront remanier les neurones aux uns – en somme leur ferrer le cerveau – ; assurer une meilleure agilité aux orteils des autres ; à d'autres encore consolider les articulations. Je ne sais pas, tout est à refaire.

Je rebrousserai chemin plein d'une violence lucide et froide et déjà je ris à grands éclats de la tête qu'ils feront en me voyant revenir avec ma faune.

Je ne dormirai plus. L'insomnie terrain des clartés seule pourra m'aider à crever l'obstacle des monstres. Juste le temps de faire le bilan, juste le temps de retraverser la silice brûlante jusqu'à la source de ma préhistoire nourricière afin d'en renaître **entièrement nouveau,** et je rebrousserai chemin. Juste le temps de mettre au point la topographie de ma **mémoire future...**

déplacements

qu'avais-je dit qui n'était pas
subversion d'une écriture étiolée
femme sans cesse reprise à son sexe défendant
dans un rituel carnassier entre tous
celui de mains conquérantes
sur des villes désertées

certains braves surenchérirent au-delà de toutes proportions

ce fut dit-on un jeu d'enfants adultes
où le refus devenait subtilité quelque peu voyante

il fallait épuiser les ressources d'une mendicité
et découvrir une raison à ce renforcement des mesures d'exception
où demeurait comme un relent de nuits
ou de navires déventrés
cette odeur d'une terre labourée

il y eut cet affreux rire de bêtes prises de démence
et une multitude d'orages pour un dilemme sans solution

alors
commença un long voyage onirique
vers les couches superposées d'un limon où nous retrouvions
sans cesse les nécropoles de tous ces êtres chers
et mal enterrés

et là très longtemps encore j'ai hésité
pour une raison fort imprécise
qui me reviendrait n'était cette habitude d'amnésie
quotidiennement suscitée
comme annulation d'une mort houleuse au-delà de laquelle
rien ne subsistait que cette vague impression
d'un gel euphorisant

il aurait sans doute suffi d'une fermeté
à la mesure de notre désespoir héréditaire

un terrassement ébrêche l'unique sol
sur lequel il aurait été de bonne augure
d'édifier pour une descendance remarquable
un logis
qui puisse sans fin inspirer la haine du confort
et l'attachement sans ostentation aux femmes les plus communes

mais maintenant plus rien que cette indifférence
aux nuances délicates des changements de saisons
et toujours
aussi déficiente cette mémoire
pour repérer l'étrange manège d'un paysage
soudé aux étoiles
revenant indéfiniment comme une lecture laborieuse
qui troublait tant nos plus illustres compagnes

un vent nous habitait sans doute depuis les premiers jours

et s'il fut un seul mérite à nos pérégrinations
c'était indéniablement cette absence de traces
non point voulue
mais comme naturelle
qui faisait douter de nos déplacements
dont il n'existe pas de chroniques en dehors
de quelques traditions orales aux chronologies irréelles

mutilation (1)

*Colloque restreint pour
un trottoir
adressé bénévolement
et impérativement
au Grand Colloque du
luxueux Club des Pins
« statuant l'avenir » de
notre culture populaire...*

pour un dialogue ouvert...

succinctement.

DROIT de naitre en ayant conscience d'avoir écrit entre deux eaux, l'expérience d'un homme remettant sans cesse en question la conciliation tentée

DROIT d'affirmer nos exigences, et, par une prise de position réfléchie à l'égard de celles-ci, préparer nos armes en vue de la controverse certaine

DROIT de tenter à ciel ouvert une utilisation de la langue provisoirement imposée dans un but authentiquement progressiste, conscients que l'œuvre, si elle doit être consacrée aujourd'hui, ne restera pour les générations à venir qu'une manifestation concrète des luttes nécessaires en leur temps en vue de préparer des ouvertures plus rationnelles

DROIT en cette époque de transition de reconnaitre sans vergogne que cette langue rassemble autour d'elle une audience que nos différents dialectes n'atteignent pas — étant plus des facteurs de séparatisme linguistique et « régionaliste » qu'un facteur de regroupement effectif

DROIT de prendre le relai, conscients que notre parole sera submergée demain par ceux-là même à qui nous aurons apporté un langage rénové — moins au niveau de l'écriture, le contenant étant toujours basé sur les exigences esthétiques favorables à la langue étrangère utilisée, qu'au niveau du contenu, les thèmes développés nous appartenant en propre — car notre aspiration légitime est de soumettre la langue française aux seules exigences, non pas de nos intellectuels éclairés à l'aise dans leurs mots châtiés, mais bien à celles de nos ouvriers et paysans, à leurs enfants qui connaissent la vraie valeur du mot simple et quotidien — celui qui réclame, qui quémande, qui mendie — ce CRI qui se dispense de toute phrase. Pour un poème ouvert dont nous tenterons de plier l'esthétique aux lois rythmiques de notre langue populaire parlée et chantée, aux lois sémantiques de nos dialectes dont nous reforgerons la richesse en en recherchant les images originales, en les réinventant tout en acceptant le stade laborieux de la traduction la plus fidèle possible. Pour un poème-suicide véhiculant lui-même ses germes empoisonnés et mortels, diront certains. NON. Plutôt pour un poème contre-poison. Car dans ce périlleux compromis qu'est le bilinguisme, la victoire est à ceux qui viendront dans quelques décades sans avoir vécu notre déchirement — déchirement dont ils prendront connaissance par notre témoignage et par diverses autres sources d'information. Surtout que notre témoignage ne soit pas le reflet de digressions par trop individualistes mais qu'il s'inscrive dans une lutte commune pour une libération et une indépendance culturelles. Peut-être qu'à ce prix il s'inscrira dans un contexte plus universel, celui de la lutte pour la désaliénation de l'homme triomphant de toutes les forces contraignantes.

DROIT de laisser à ceux qui ont choisi le pourrissement certain en dépensant leur énergie dans une recherche esthétique pure, le soin de se condamner eux-mêmes

---

(1) Le manifeste que nous présentons ici a été rédigé et distribué par quatre jeunes poètes algériens, en marge du Colloque Culturel National qui s'est tenu à Alger en mai dernier.
Nous avons jugé nécessaire de publier ce texte, dans la mesure où il situe les préoccupations d'un groupe, une certaine tendance de la jeune poésie algérienne d'expression française.

SOUFFLES

DROIT de prouver le tort et de condamner ceux qui, par opportunisme béat et par démagogie facile, prostituent le mot POESIE dans leurs divagations malsaines

DROIT de donner vie au poème-tract s'il s'avère nécessaire aujourd'hui et pourvu qu'il suscite la contestation. L'Histoire saura le prendre en charge ou l'ignorer

DROIT de laisser à ceux qui tentent une adéquation totale entre engagement et esthétique, la possibilité de dévoiler leurs travaux devant une CRITIQUE CONVAINCANTE ET LUCIDE

DROIT D'EFFECTUER NOTRE RECONVERSION DEVANT TOUS car en nous critiquant ils seront contraints de faire leur propre auto-critique. Nos problèmes sont les leurs et pour nous, écrire n'est qu'un moyen en vue d'apporter notre humble contribution à l'établissement d'une authentique culture populaire et non populiste

De front nous voulons construire des écoles, alphabétiser, mener à bien notre chant. Le seul véritable, celui qui ne nous appartiendra plus exclusivement, car il sera le lieu de rencontre de tous

DROIT d'affirmer notre désir de ne plus être notre seul juge et de s'entendre dire « NON » par autrui pourvu que cela soit fondé, de se voir rejeter si cela est salutaire. Nous ne démissionnerons s'il est nécessaire qu'après avoir été confrontés devant tous

Ces textes témoignent d'une existence encore embryonnaire. On peut naître prématuré et mourir par asphyxie sous les pressions du monde ambiant déjà en place. La naissance peut être tumultueuse ; on peut aussi naitre mort. Celui qui ASSISTERA « l'écrivant » par la lecture réfléchie de ces textes, des textes à venir, fera Son Diagnostic. Quand sera donnée la possibilité de regrouper tous ces diagnostics, l'heure du constat, de la contestation, du renvoi ou de l'admission sonnera.

QUE LES INTELLECTUELS S'EXCITENT
QUE LES « CLASSES » JUGENT
MAIS QUE SEUL LE PEUPLE DECIDE

Très humblement
« comme il ne se devrait plus »

NOUS

bey. laghouati. sebti. touati.

tréponémose

pourpre pourpre haïe haïe et demain demain ne viendra jamais mais pam pan ma mémoire tu es sotte tu sautes au-delà des barricades que l'aurore croit bien dresser et toi chair pourrie meurtrie que la nuit n'embrassera plus jamais mais comme tu es douce et calme à la fin gloire donc au meurtre qui nettoie gloire à moi à toi pourpre pourpre mémoire qui coule mémoire qui chatouille cette chair trouée de mille plaintes refoulées mémoire parfaite des jours imparfaits.

blottie mollement

tu étais contre le diaphragme pleurétique et scrupuleux de ton lit en veilleuse fumée les gens passaient tu regardais les gens passer à l'extérieur de ton alvéole infectueuse tu chatouillais tes fesses avec des griffes en stries ocres et puantes tu n'étais pas belle un soleil perdu dans un ciel abcédaire tapait circulairement sur les bronches de ton quartier aux encens vaporeux aux crachats purulents aux cris autrophoniques haïe ils résistaient malgré tout malgré tout cela l'occipital résistait merveilleusement par instinct ils passaient par instinct ils s'arrêtaient par instinct quel bon dieu les avait si diaboliquement séduit réduit à une respiration accélérée et un battement de cœur inouï saccadé fracassant les otites les croups et les sinusites allergiques dans le couloir glacial et pharmaceutique d'un hôpital populaire unique et poussiéreux condamné gouvernementalement à une mission humaine et aux plaies farcies

on vous a nommé là-bas vous devez y aller tout de suite et faire plus que votre possible pour guérir les gens qui y sont s'ils sont encore en vie oh oui bien sûr on vous donnera tout ce qu'il vous faut on vous donnera même un tableau d'honneur

et c'était un vrai tableau d'horreurs haïe haïe un soleil tapait mon dieu bon dieu un palmier sur les toits qu'on voit solitaire parmi les vies caduques dorlotait solennellement ses écailles indécentes et téméraires les toits n'étaient plus qu'un rêve rongé par les taupes et les dunes et les dunes se fiaient à une obscénité indicible que les loups contemplaient en hurlant cocorico ils te contemplaient ils s'arrêtaient d'un coup sec et machinal ils brisaient la glace muqueuse de ta vitrine lasse et rouillée quelques vagues virus bien gentils manifestaient leur

mécontentement furieux mais déjà les squelettes en loques se disputaient à l'entrée se ruaient se giflaient déjà ils te lançaient en chœur comme à un médecin troublé par sa sueur nauséabonde que les rats n'ont pas léchée depuis neuf jours et quatre nuits ils te lançaient démoniaquement comme à un bon dieu

bonjour chouchou comment va ta blessure

saigne toujours et c'est pas cher

pourpre pourpre mémoire sotte ne va pas très loin car très loin il y a des marécages et des moustiques savants il y a des gisants de flux et de reflux il y a des tripes de loups haïe mémoire coule sur l'aurore qui ruisselle sur nos corps mon corps et son corps tous les deux flétris par le passé

tu n'avais pas honte

tu n'étais pas belle tes lèvres gercées me suffocaient le khol qui pendait à tes cils me suffocait ta gaine arrachée aux yeux des amorphes me suffocait je n'osais omettre le remplissage de mes yeux par la sérosité rougeâtre de ta volupté sexuelle haïe je disais haïe le malade ne peut jamais ne pas gémir et je gémissais jusqu'à la nausée de mes orteils au beurre noir sans être malade je me croyais ainsi la raison le bon goût et le bon sens te regarder te regarder encore toi alors que haïe le tranchant de l'aurore me fait haïe je regarde ma langue couler devant mes narines comme une écriture qui se meurt sans points ni virgules sous l'abcès de notre soleil enfoui sans la solitude de notre palmier sans les gisants de nos jours carboniques on ne pouvait guère observer que dis-je prévoir ce bon goût ce bon sens cette sauce de raison mémoire tu me tues c'est comme la dissection d'un rectum

gloire gloire

je n'étais pas de ces infirmes que tu soignais à tous moments

la nuit

il y avait toujours des étoiles dans les tripes chaotiques du ciel avortant les grillons gémissaient fidèlement harmonieusement avec les yalili ya ini éprouvant un plaisir d'hémorragie faisant l'appel furtif devant la salle d'opération dépourvue du moindre couteau pour enfoncer les plaies qui jacassaient perpétuellement la lune était d'une humeur jaune d'œuf elle coulait sur les dunes qui se chatouillaient les prostates je regardais derrière ma fenêtre et j'attendais leur arrivée timides ils l'étaient mais ils se déshabillaient pour ne pas me payer les ordonnances ils te payaient toujours tu riais tu disais qu'ils venaient te voir dans ta boutique concave je ne pouvais point les chasser car moi pauvre inertie je n'étais qu'un pauvre médecin alors que toi pauvre inertie tu étais la prostitution gélatineuse au chocolat non glacé ils venaient par quatre et par seize ils venaient vipères aux poings et qu'est-ce qu'un homme qui ne se meurtrit pas de vices de rages et d'alcools trois bases antibiotiques bien nourrissantes qui ne cesseraient de faire de nous le parfait modèle de l'existence car on ne se plait totalement que dans la marche effrénée et torrentielle vers le calme océan où l'on végète tel qu'une algue que les morsures des requins ne blessent plus jamais autant te lécher l'aisselle et te chuchoter autant faire la queue autant se gratter les cuisses autant te demander

bonjour chouchou comment va ta blessure

saigne toujours et c'est pas cher

pourpre pourpre éclats de pourpre entre mes cils aimantés et demain demain et déjà la rosée nitrique nous purifie de mon crime et toi mémoire agile et frivole faut-il que je t'attache aux battements de l'aorte qui glisse sous la fine membrane du silence haïe haïe ha ha

je riais

chaque fois qu'un omar ou un jilani se mariait chaque fois que l'un d'eux se réservait un tas de chair et d'os un tas qui était toujours jaloux rongé par l'hypocondrie pétrifiée pauvres femelles qui se mordaient le mamelon sur un lit d'insomnie alors que toi tu possédais tous les glands oh quelle vérité indicible oh quelle vérité il semblait que tu perdais tes clients garce mais erreur erreur ils revenaient ils attendaient tout gentiment tout fidèlement tout lividement vipères aux poings ils se déshabillaient je chuchotais pouf je disais pouf derrière ma fenêtre je crachais du fond de la vésicule et ils faisaient de même ils me torturaient les côtes fatigue générale on m'avait ordonné cela examiner tout simplement les malades dire tout simplement fatigue générale rédiger tout simplement les ordonnances recommander tout simplement repos général haïe mes fesses brûlaient sur une même chaise et le carnaval se poursuivait sur mes rétines

le soir

il me tombait sur la tête entre les pariétaux et je pouvais alors ramasser sur le seuil de l'hôpital quelques crachats en effervescence qui disaient charlatan charlatan ces pauvres petits que j'aimais que diable vient faire l'amour dans un cas d'hémorragie l'hémorragie c'est la joie de ne plus vivre c'est la synthèse de la vie et de la mort qui s'embrassent continuellement dans une tumeur de regrets ça pulule et ça tue ça se gonfle ça se gonfle et puis chplaq le bouchon partit tout gueux tout charogne et salut au vin qui coula sur nos crânes vrombissant qui usa notre éveil qui nous entraina parmi les loups sur les dunes muettes

cette nuit

personne n'est venu te trouver personne n'est venu se plaindre à toi personne ce fut le début de notre paralysie je leur ai offert des bouteilles et des bouteilles toi ou moi au fond c'était la même migraine c'était toi ou moi c'était deux prostitutions l'une gratuite et l'autre c'était toi ce fut moi qui leur dis

buvez bonnes gens je vous aime je vous offre le sang de mes blessures gratuitement buvez et que vive l'asphyxie épileptique que le vent de la nuit inspire aux étoiles

hourrah

notre palmier se dressait comme un tréponémène et les toits se décomposaient en une infinité de fongus la lune n'était plus qu'une nausée les loups se rassemblaient autour de notre feu pâle et ammoniaqué nous ne nous regardions plus le verre se brisait dans l'œsophage et les quelques degrés tourbillonnaient déjà attaquaient les prostates humectaient la langue les amygdales la luette et le point aveugle et de nouveau ce fut la queue devant ta vitrine ce fut un bourdonnement feutré

j'ai eu faim

j'ai invité les loups à partager mon chancellement ils se sont endormis dans mes bras ma tête a glissé et je ne sentais plus rien sous ma joue droite je ne sentais qu'un doux duvet qui se baignait dans les sels de mes larmes qui me chatouillait l'os molaire.

debout impuissant

debout mais je ne pouvais pas bailler il était là planté devant moi comme une seringue les cils de l'inspecteur ne m'ont jamais inspiré une guérison

j'ai examiné tout le village pour te localiser

j'ai disséqué tous les cafés toutes les maisons

et le bordel

le bordel que veux-tu dire malappris

rien monsieur l'inspecteur sauf que je ne puis plus être ailleurs

haïe haïe il me fallait des chaînes des bandages je ne pouvais plus marcher je sentais mon sternum haché mon bassin comme un ballon dirigeable

que voulez-vous monsieur l'inspecteur

voir où vous en êtes dans votre travail

quel travail

vous avez été nommé médecin et non pas barman de loups

les loups ramassèrent les bouteilles et se dirigèrent vers la nuit la nuit n'avait pas d'horizon l'horizon était dans ce couteau enfoncé dans ma poche

monsieur l'inspecteur vous m'emmerdez, il n'y a pas de médecin dans ce village il n'y a qu'une prostituée et une seule

vous êtes un cas difficile qui m'échappe

et quel cas

je ferai mon rapport monsieur

monsieur je vous en prie et faites-le le plus vite possible j'ai envie de voir l'aurore et je vous offre le matériel que vous ne m'avez jamais envoyé et les médicaments et les pilules et les crottes de chèvres je démissionne vous m'avez envoyé à la mort j'en suis mort moi-même

mais il y a un hôpital

et un bordel les gens devaient choisir entre la vie et la mort après tout c'est la même migraine

les hiboux gémissaient les grillons accordaient les étoiles galopaient les vents fouettaient les flammes se sont calmées les loups n'étaient plus là les dunes ont repris leur remous l'inspecteur me dit d'un ton acerbe

vous aurez de mes nouvelles

les toits étaient dans un pétrin hideux mes pas se précipitaient sur le sable mou et humide l'air était poisseux une odeur de charogne les loups ont crevé dans les marécages derrière les dunes et le virus courait dans la nuit comme je courais vers toi tu regardais les gens à l'extérieur de ton alvéole infectueuse tu n'étais pas belle et les gens étaient dans une paralysie générale progressive la femme d'omar était venue chercher son pauvre mari les autres femmes ne sortaient plus je suis entré tu n'étais pas belle malgré tout

bonjour chouchou comment va ta blessure

qu'est-ce que tu veux le toubib

coucher avec toi faire l'amour et puis nous suicider n'est-ce pas que c'est logique

mais

mais je suis comme toi tu es comme moi nous sommes tous les deux missionnaires

notre mission est de vivre pour mourir puisqu'après tout les loups sont morts puisqu'après tout on ne peut plus rien pour la vie

tu es malade

je suis médecin

c'est pas sérieux

c'est sérieux faisons l'amour amour pour amour autant mourir avec les autres alors

faisons

l'amour

haïe

pourpre pourpre aurore qui brûle tu vivras sans moi tu vivras sans nous et toi mémoire reviens car je m'en vais au-delà des dunes au-delà des marécages dans le flux et le reflux d'une hémorragie un jour j'ai disséqué avec mon couteau une souris blanche qui n'était pas belle pour rire il y avait dedans une hémorragie et du sang et des chancres un vrai torrent de tumeur et les lèvres de la blessure se refermèrent sur mon couteau à jamais et toi pourpre pourpre qui me surprends dans mon immobilité je ne te fais pas signe de cette main qui glisse sous le silence car cette main ne verra pas le soleil qui se lèvera sur les marécages juste au-dessus des mamelons de mon amie la prostitution car cette main haïe haïe ne verra pas demain et demain demain il n'y aura pas plus de prostitutions il n'y aura plus de palmier solitaire

mohammed aziza

la vengeance par les " goldens "

Faut bien en convenir : une enseigne plus calamiteuse, plus infectieuse, plus vicelarde, ça vous emboutit pas à tous les coins de rue.
« Le Saint Jacques » qu'il se faisait appeler cet enfoiré de restaurant. C'était le culot maximum, le mensonge d'altitude. L'Homme aux Mille Visages quoi ! La fausseté, l'impudence.
Jugez plutôt : l'odeur qui s'en dégageait n'était pas celle, iodée et, somme toute, relativement innocente, des coquillages ou des fruits de mer. Il faisait dans le steak au poivre, l'omelette au gruyère, les paellas onctueuses, le coq au vin, les civets de lièvre, tout ce qui embaume et s'exhale à vous damner le tube digestif le plus blasé. La grande tambouille, autrement dit. A s'en foutre plein le lampion ! Saint Jacques de mes burnes ! Râclure, pestilence, sables mouvants, traître infâme, zigomar sodomique, fourvoyeur de tripes – ah ! mocheté parfaite.

Moi, j'en avais salement marre de ses entourloupes de dégueulasse à ce faux jeton d'usine à bouffe.
Pour être sincère, j'en avais par-dessus les tifs de supporter ses facéties parfumées chaque fois que je devais passer devant pour aller au bureau d'embauche – la porte à côté – à la recherche d'un turbin vachement rare... surtout pour un macaque comme moi. « Ah ! vous êtes étranger, nous regrettons monsieur... », vieille gorgone née de l'accouplement d'un serpent à sonnettes et d'une tarentule.
A chaque fois que j'essuyais le sempiternel refus plus glacé que la calotte polaire, je retournais à la blafarde lueur de la rue. Je m'arrêtais devant la porte du resto et reluquais les nappes rouges et blanches, les beaux couverts, les clients agglutinés en groupes parlotteurs et bavocheurs dans l'attente de la boustifaille. Oui, je reluquais avec frénésie. C'était du vice. Je détaillais mes tourments. Dans mon ventre, se jouait la symphonie des « Tord-boyaux ». Mais je canais pas. Je faisais face à la tempête de mes déglutitions. Ma parole, je tournais stoïque.
Même que, de temps en temps, histoire de me changer les idées, je risquais un œil libido sur les miches ondoyeuses d'une servante, sur ses nénés à tête chercheuse. Une somptueuse hétaïre, une intense furie...

Tout ça, c'était bien beau, mais ça m'avançait que dalle. Les nanas, à la rigueur, ça peut se remplacer. On se taquine gentillement dans ses draps. On joue, en solo, le grand air de « en veux-tu, en voilà ». Et le tour est joué. Ça soulage.
Mais l'estomac, lui, comprend pas la rigolade. C'est un tyrannique. Pas de chichis avec lui, pas de tour de passe-passe. Il veut du solide. Rubis sur l'ongle, c'est sa devise. Service-service, camarade après. Voilà comment qu'il est le sourcilleux dégluteur. Il souffre aucune badinerie.

Trois jours pleins, il a duré mon supplice. Sisyphe, à côté, c'était du bidon. Pour lui, ce miteux, c'était une affaire de muscle. Pour moi, c'était autre chose et de plus salement sérieux. Avec la salive, faut pas déconner, faut faire gaffe. Il fallait vraiment se magner, réagir. Ça pouvait plus durer comme ça, que je me tarabustais à longueur de journée. Soudain ce fut l'étincelle. Il eut un crépitement : le branle-bas de combat de mes cellules grises. Je tenais ma vengeance.

C'était au bout de la rue, qu'elle nichait la fruitière. Une sale tronche, avec une paire de bacchantes – des vraies, pas des ombres – à vous ficeler un taureau. Enfin, les fruits étaient plus regardables. Je biglais furieusement vers les pommes. J'aurais préféré les rouges mais je dus me contenter des « goldens ». Rapport au flouze. Les secondes coûtaient chouia moins cher. Oh ! la différence était pas énorme, mais pour mézigue c'était pas du nougat.

A la guerre, comme à la guerre, faut pas faire le difficile. Faut comprendre.
Mon paquet de goldens sous le bras, je m'élançais bravement au trimard. Une bouchée, j'en ai fait de ces goldens. J'avalais de travers, je m'étouffais mais j'y allais ferme. Ah ça, pour les dévorer, je me montrais pas fainéasse. Mes mandibules se trémoussaient. Une vraie polka de cannibales féroces.
A la fin de la curée, mon estomac, cet affreux goulu, ronronnait d'aise dans mon bide alourdi.
Je pensais même qu'il s'était offert une cavité en or. Rapport au nom english des pommes.
En un mot, j'étais paré. Je pouvais y aller de mon petit défi, de ma vicieuse vengeance.
Je m'avance à pas fermes vers les odeurs suaves. Je me plante carrément devant la porte de ce sapajou de restaurant, de ce fielleux tourmenteur, de cet ignoble flambeur, de ce dégoûtant allumeur. Oui, monsieur, en plein milieu de la lourde ouverte, je me plante.
Et je hume à pleines forges les effluves dangereuses. Taut et tant que les trous de mon pif commencent à ressembler à des bouches de métro.
Le premier choc passé, je ressens plus rien. Une vraie peau de bique. Un cadavre surcongelé.
« Baudruche crevée que je crie à la face de l'Ignoble. Tu peux te les mettre, tes tentations perfides, tes ragougnasses dégoûtantes, ta carne suintante. Va te rhabiller, eh patate, chiffe molle, tordu... » que je

continue, aimable, pendant que je me prélasse comme une gonzesse, que je batifolle sur le macadam. Les clients apeurés me regardent d'un sale œil. Il est temps de prendre la tangente, des fois qu'un petit con voudrait appeler les bourres.
Manquerait plus que ça que j'aie des ennuis avec ces ploucs !
Après un dernier reniflage vengeur bien tassé, je me suis carapaté en douce. Je rigolais dans ma barbe et j'étais pas peu fier tout le temps que j'ai continué à marcher.
Y avait de quoi. Ma vengeance était dans la poche. Le temps d'un reniflage, j'avais fait la nique à la société de consommation, comme ils la nomment. Eh oui, monsieur, la nique à cette peau de vache. Même que c'était pas la porte à côté.
Faut le faire, mon lascar !

mohammed khaïr-eddine

histoire d'un bon dieu

Le Bon Dieu se tenait contre une colonne de bois de cèdre qui étayait depuis des temps lointains le plafond de cette taverne où j'avais coutume de me rendre pour remplir, comme tout homme qui veut jouir malgré le temps et les bourrasques, ma triste petite vie. Il léchait un mégot jaune qu'il avait allumé et éteint pas mal de fois. Il portait des guenilles goudronnées et un turban très très blanc. C'est, me dit-il, la seule chose qui m'appartient vraiment ; la seule chose que je lave tous les matins à la fontaine publique ; heureusement que j'avais ordonné à mes sbires de placer des fontaines un peu partout. Le Bon Dieu sentait l'urine, l'alcool à brûler et le kif. Il dégageait un relent à la fois spirituel et putréfiant. Je ne parvenais que trop mal à endosser ce manteau d'odeurs, mais chaque mot qu'il prononçait me rendait le souffle. Le Bon Dieu hantait les bas-fonds de la ville et n'aimait pas montrer son nez ailleurs. La ville elle-même était très curieuse. Elle était divisée dès l'origine en plusieurs quartiers différents. Jadis, le Bon Dieu s'était fait bâtir pour ses besoins personnels un quartier où personne, hormis ses proches, ne pouvait se promener sans se sentir traqué. Le Bon Dieu entretenait alors une police très avisée et quelques centaines de chiens gros et gras qu'il avait lui-même dressés à l'instar des cerbères mythologiques. Ces chiens étaient en perpétuelle liberté. Ils se nourrissaient d'avortons, de vieillards, et parfois même de jeunes gens incapables de se défendre. Le portrait du Bon Dieu était partout placardé et les très respectables sujets de sa couronne pouvaient aisément l'aborder soit dans leurs rêves, soit dans la rue et lui baiser le front, le pubis et les orteils. En guise de réponse, le Bon Dieu souriait et partait d'un rire qui secouait à merveille les bâtisses des quartiers pauvres et décrépits. Il avait honte de voir qu'il était considéré comme un nouvel hercule et il s'en méfiait. Mais tant que ça peut durer ça va, se disait-il. Il battait et faisait battre jusqu'au sang les mégères qui brodaient sur son compte des anecdotes et des poèmes louangeurs. Car, vous répondait-il, c'est l'une des causes pour lesquelles j'en suis arrivé là, et c'est pourquoi je ne veux plus qu'on me chante n'importe comment ; je

paie des poètes bien éclairés pour ça. J'ai connu le Bon Dieu dans ses meilleurs moments. Il m'avait paru étrangement seul, en dépit de ses offices, de ses gardes, de ses richesses. Je le lui avais expliqué et il semblait me comprendre. Mais la plupart du temps, il faisait grise mine et me demandait d'effectuer à sa place quelques arrangements que sa situation d'omnipotence absolue ne lui permettait pas. Je passais aux yeux de ses sujets pour un maquereau habile et un homme d'affaires très astucieux. Les gens venaient à moi par milliers. Je rapportais au Bon Dieu, dont j'étais devenu le meilleur et le plus digne conseiller, tout ce qui se mijotait dans la ville. Si je viens à disparaître, me confia-t-il à l'oreille au cours d'une assemblée nocturne à laquelle assistaient ses chiens et ses policiers, c'est toi qui prendras ma place. Je n'ai confiance en personne d'autre. Les gens que tu vois ici sont des bâtons rompus. Ils ne produisent plus aucune espèce de son. Tu t'en serviras donc pour toi-même. Mais j'ai bien peur que tu ne t'en tires pas aussi bien que moi. Mais tu pourras, vu ton intelligence, avoir raison de cette racaille. Car ce n'est pas la gloire qu'il nous faut à nous autres, nous n'en avons que faire. Nous sommes au-dessus de tout ça ; ce qu'il nous faut, ce qui nous importe le plus, c'est d'écraser méthodiquement et sans aucun intérêt ces têtes, comme des figues tombées sur le chemin. Si on jure par ton nom, si on le confond avec mes prophètes, tu feras cuire les deux testicules du coupable, tu flagelleras les mégères sur la poitrine. J'ai dans un tiroir de mon bureau un répertoire complet des récidivistes, y compris le nom et l'adresse des commères et des croquemorts. Tu n'as pas besoin d'hôpitaux, ni d'ambulances, mais d'ânes, élève le plus grand nombre d'ânes, tu en auras besoin. Et tâche de faire en sorte que les gens meurent assez rapidement pour être remplacés par des ânes. Les temps peuvent s'enrouler vite, retourner à l'état initial de la pelote. Avant de voir venir ta mort en pelote, tu feras mieux de comprendre pourquoi tu t'appelleras le Bon Dieu. Je ne vais certainement pas mourir, je demeurerai, j'ai toujours demeuré, je ne me rappelle pas qu'un certain jour il m'ait été donné de naître, je suis perpétuellement comme tu me vois, solide, important et maître absolu des choses et des ruines ; je n'avancerai pas, nous ne sommes pas dans une administration quoique j'aie nommé quelques hommes dignes d'être mes porte-parole. Mais ce qui arrivera, ce qui va sûrement arriver, ce qui est déjà arrivé, c'est que je suis déjà amené par je ne sais quelle transmutation profonde à ne plus désirer quoi que ce soit. Tu t'installeras donc sur ma gloire et tu obligeras les autres à subir ton image à la place de la mienne. J'en ai assez ! Le Bon Dieu renonça comme prévu à sa propre continuité. Il partit un beau matin sans que personne ne s'en aperçût. En même temps, je m'épatai sur son trône en insistant sur le fait qu'il me l'avait légué verbalement ; mais je finis par me rendre compte que je n'étais pas assis sur un trône, il n'y en avait pas, mais sur un ramassis de mensonges et de complots qui s'étaient ourdis autour de moi.

Le Bon Dieu ne travaillait plus. Il passait le plus clair de son temps à faire les poubelles. Certes, il réussissait à écouler par-ci par-là les vieux objets qu'il récoltait. Il était devenu grisonnant, maigre et

sale. Toute la saleté du monde s'était abattue sur ses épaules. Je l'ai voulu, me dit-il. Je l'invitai à boire à la santé de notre décrépitude. Il refusa. Par contre, il avait des vues assez larges depuis qu'il était passé par la dèche. Il voulait reprendre les choses en mains. Il s'était mis dans la tête qu'en criant qui il était sur les places publiques, il pourrait convaincre les gens et s'instituer Bon Dieu une seconde fois. Je lui fis comprendre qu'il avait perdu son omnipotence. Il me rétorqua qu'il l'avait certainement perdue et qu'il lui était encore possible de la récupérer. Il ne pouvait pas trimbaler ses dossiers partout où il allait, ils les aurait sûrement égarés au cours de ses longues clochardéries. Il me pria de l'aider à mettre de l'ordre dans ses pensées. Non, non, je suis devenu poète depuis ton départ ; je ne veux plus entendre parler d'un règne quel qu'il soit. C'est à ce moment-là qu'il me montra qu'il était poète lui aussi. Il sortit de la poche de son lourd manteau un paquet de feuilles grises sur lesquelles il avait transcrit le poème de sa vie. Je pris le manuscrit, en le félicitant. Le Bon Dieu n'avait jamais rien fait de mieux. Pendant que j'y jetais un coup d'œil, il disparut. Qu'à cela ne tienne ! Il est hors de vue, mais nous lirons ensemble ce fameux écrit.

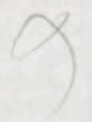
Par moi-même et par ceux qui ne croient plus en moi ; par le typhus, les migraines, les ictères, les bosses, les neurasthénies, les coliques, le délirium-tremens, la peur que je leur inspirais, les désillusions, les guerres serviles, les maîtres-chanteurs, les commères, les caméléons, les phosphates que je n'arrivais pas souvent à écouler sur le marché, les émeutes, les poussières de mes comètes d'idées absurdes, les étages un par un jusque dans mes fosses immobiles, les grands pans d'immeubles repeints au cours de ma légende, je commence mon histoire notoire sans rien omettre qui fasse éloigner le but de mon écriture. Mais s'il est un but auquel j'aspire, je n'y atteindrai pas. Ce but est ni plus ni moins ce qui me semble définir le moi aigri, ravagé par ma conduite antérieure. Que je sois maudit si mon histoire reste incomplète. Je l'aurai voulu, j'aurai décidé d'en faire un fardeau pour four crématoire. Je ne sais plus tuer comme avant. Avant, j'arrachais leurs dents à mes chiens et je me les faisais placer sur les miennes en vue de mordre plus cruellement. J'ai perdu mes dents, je les ai crachées un soir dans le ruisseau. Il n'est plus possible pour moi ni pour quiconque n'a pas les mêmes dents de récupérer les choses perdues. Cependant, j'ai encore une assez grande confiance en moi. Mais ce n'est pas le véritable objet de cet écrit, il n'est pas question d'intercéder auprès de qui le veut, car je ne réclame rien et je n'ai plus besoin de drogue. Naturellement, je vais en venir au vrai sujet de la discussion engagée avec moi-même. Je me raconterai ma vie et je l'écouterai l'écrivant. Mais comme j'ai horreur des boniments et des préfaces, surtout pour étayer une chose aussi importante qu'improbable, je déchirerai mes divers récits, car ils ne sont, à vrai dire, qu'une longue introduction à ma vie. D'abord, j'ai commencé par bannir de ma pensée l'idée d'un règne continuel, absolu et d'une omnipotence exagérée. Puis je me suis installé comme il se doit, en être semblable aux autres, je me suis installé sur ce qu'on avait érigé pour et par moi.

Et alors s'établit mon règne, s'effacèrent les doutes. Mais ce ne fut qu'une vraisemblance, car rien n'était totalement effacé ; tout s'était légèrement recroquevillé à l'intérieur de la chair des sens et des pensées, confusément. De sorte que je pouvais éviter tout embarras et toute espèce de crainte. Je payais cher qui s'avérait capable d'assurer mon désordre. C'est la plus grave erreur que j'ai commise. Mais en dehors de quelques erreurs et tentatives aberrantes, il s'est produit une chose bizarre. Une chose inexprimable, dont il me sera difficile de fournir une explication. Je vais me suffire à moi-même, me dis-je. Je n'aurai de paix que tout aura sombré dans mon écho. Et c'est là ma vraie ruine. Quand j'en ai pris conscience, j'ai renoncé à suivre le cours authentique de mes desseins et j'ai remis au premier venu les clefs de ma supériorité. Je n'en avais plus que faire. Je m'étais déjà vu pour la nième fois acculé à cette limite et, malgré les fruits de mes arbres (dans la mesure, bien entendu, où un homme est également un arbre), je ne pouvais plus apprécier la bonté infinitésimale des choses. J'ai pris lyre et pipe de terre cuite. Et j'ai longuement sifflé en relevant le col de ma chemise. J'avais du bon et du mauvais. J'avais laissé choir le règne et la **régnétude.** Je voulais faire le poème dont j'avais toujours rêvé : Ce sera ma création unique, je la donnerai à qui je voudrai.

Je connais parfaitement les mauvais chemins, les transgressions, les pendaisons et les agressions licites ou pas, la chute des dents, d'organes généralement fixes, les tumescences de l'aube et de la procréation créatrice ; j'ai profité de ce que tout le monde dormait pour fabriquer le monde en commençant par lui trouver un nombril. Y suis-je parvenu ? Suis-je à même d'y arriver ? J'ai tabassé les pauvres et les fidèles. J'ai fait couler leur sang. J'ai emprisonné les hommes et les femmes qui ne voulaient pas de moi ; je violais tout conformément à mon esprit. J'ai remis les choses utiles à plus tard. J'ai calciné la vérité et donné une place de choix au mensonge et à la rigolade. Si j'avais envie de rire et que je ne pouvais pas le faire moi-même, d'autres riaient à ma place et me faisaient parfois sourire. Si j'émettais une parole, tout le monde devait la répéter jusqu'à épuisement. Je faisais arroser mes fleurs à toutes les heures du jour et de la nuit. J'inquiétais ceux qui me voyaient. J'hallucinais ceux qui me regardaient dans les yeux. Je payais grassement les charmeurs de reptiles et les cascadeurs. Je n'avais nullement besoin d'un équilibre. Je n'avais pas de sexe, je l'avais peu à peu coupé au rasoir. Il s'était recroquevillé sur mes testicules et avait fini par s'effacer. J'élevais beaucoup d'ânes. Et j'intimais à mes sbires de se promener nus devant moi. J'étranglais quiconque s'opposait à ce régime. J'arrosais d'essence les poulaillers et les champs de blés pour organiser la famine. En somme, je voulais rester seul debout au centre des ruines que je provoquais. Je m'abreuvais d'étoiles, de mescaline diluée dans des menstrues, de lait d'ânesses. J'étais fort, cuivré, cotonneux, léger, rampant et retors. J'avais tout pour être calme et sans histoire. La suite n'est guère indifférente. Mon règne valait moins que ça. Il ne pouvait d'ailleurs convenir à personne.

De la suite, que dire ? sinon que j'ai connu tout ce qu'il y avait

de mieux dans la ville : les mendiants, les balayeurs, les prostituées, les voyous, les porteurs d'eau, les petites pucelles assises sur les pas de portes qui ne sont pas les leurs, les marchands repoussants mais tellement sales et avides de gagner dix vies à la fois, les grilleurs de maïs, les chanteurs et la **folklorité** de l'esprit règnant dont je pouvais discerner les défauts majeurs... J'ai vécu dans une hutte près du port. Je ne travaillais pas. Je n'avais pas besoin d'argent. Je fréquentais les marins-pêcheurs, les bandits et les chauffeurs de taxis. On me payait à boire de temps en temps. En contrepartie, je disais de bonnes choses. Par exemple, la façon dont l'idée m'était venue de construire le monde. L'élaboration rapide et systématique des plans. La Révélation. Le Premier Jour. La Découverte de l'Homme et de la Soif. L'Utérus de la femme. On m'accordait une très grande attention. On ne m'insultait pas, si si, un vieux barbu m'a une fois insulté. Il m'a dit, notamment, que le monde avait été fait par un autre et que, pour le voir, il me suffisait de me tourner vers le levant. Ce que je n'ai pas fait. On n'a plus besoin, maintenant, de répéter cela. Je n'ai plus de force, je ne peux même plus prétendre à quoi que ce soit. Je ferai mieux de continuer à vivre en me taisant.



1476

œil juin 67

Et la mémoire grandit. Nuit des hommes. Nuit de la parole.
Les rêves avortés. Les livres muets. Les faces jaunes.
Le vent ne se relèvera plus de cette éclipse.

mort la mort
                    mort de nous
notre dieu est mort aussi
                                        d'épidémie mécanique
la terre une souricière
pièges infestés guettant notre marche
du fond d'un continent enfoui
la voix déterre
                    ses bulles de détresse

mort la mort
notre exil d'être

Une fournaise d'effluves rassemble le continent. L'armée des sphinx galope d'horizons tailladés. L'hymne nous parvient. Déchirant d'exactitude. Nous atteignant à ras du corps, bouleversant notre stature. Les sphinx ne parlent pas. Mais c'est comme si une vigueur les a pénétrés depuis que nos yeux se sont ouverts à l'escalade du siècle. Piaffant de l'intérieur, les yeux de pierre boursouflés d'impatience par notre imagination intempestive.

mort la mort
une race engloutie
dans un magma intacte
à reprendre
                    au diapason de l'hymne

Mais qui nous entendra ? Qui reconnaîtra dans nos litanies incandescentes la parole arrachante des justes ?

Et nos peuples somnolents, courbés à la périphérie de la colère. Seuils renvoyés aux calendes.

Nos bras vides. Nos dents fracassées. Nos élans coupés à la racine.

Nos peuples, fourmilières de l'insolation. Troglodytes du zinc et du pisé. Nos têtes noires, nos pieds raccourcis, nos haleines suffocantes. Cicatrices de brassages et d'aumônes.

Qui saluera dans notre reptation recluse la démarche arrachante des justes ?

Notre hymne, dilué dans la mêlée de la grisaille. Peuples terrés dans l'angoisse de l'eau et du pain.

Nous ne sommes pas encore une voix. A peine une clameur.

Pas encore un nom. Un malentendu.

Et tous les idiomes nous stigmatisent en clichés funestes.

mort la mort
mort de nous

Nos peuples junglant dans les sébiles. Affublés de sobriquets.

Nous sommes à peine un sarcasme.

Au carrefour des peuples, des boussoles rétives trafiquent notre avance.

Réveillés. De toutes parts, nous encerclant, le précipice de l'absence. L'itinéraire de narcotiques.

Qui reconnaîtra dans la cataracte inouïe de nos glottes la parole arrachante des justes ?

Désert ta suffocation. Désert ta tragédie éclipsant celle des dieux. Tragédie d'un corps et d'une mémoire. Désert ton froid aride dans nos tumeurs. Incommensurable tempête du désert qui se débat dans la dépression béante de nos gueules.

Quel siècle accablons-nous de nos piétinements ? Et quelle planète ?

Nous nous tâtons. Nous nous vérifions. Nous nous exclamons avons-nous des langues, une face, des poumons, une chair tirée du sang ?

Nous nous tâtons. Nous nous regardons. Avons-nous des doigts, un cerveau, des os, clavicules de travers dans le dos ? Quelles tares ? Notre sexe catastrophique. Nos cordes inaudibles.

Inutilisables.

Et c'est l'hymne qui nous raccorde, nous répand sur les traces des campements, la route de l'or, la géographie de l'eau, les passerelles sur mers et océans.

A la lie des marasmes, notre terrible respiration. Le souffle lointain de nos parcours.

Mais d'où nous vient cette force de lyrisme ?

La flûte repart. Les cœurs broient du noir. Se dilatent. Se dilatent. La diarrhée nous reprend. Nous séchons nos larmes. Nous grandissons. Nous renversons les frontières, les armes, les poubelles.

Notre corps n'a plus de limites.

...
mort la mort
mort de nous
l'exil pour la crève

D'un monde pour qui race n'est pas corps, pas hymne, mais intelligence, poids et mesures, mais force, ennemie de la parole, mais fric, ennemi de l'amour.

Monde colosse qui ne pardonne pas aux fourmis d'être ce qu'elles sont, indistinctes, acharnées à la survie. Qui ne pardonne pas aux tortues leur carapace. Qui ne pardonne pas aux chacals leur odeur.

Monde obsession. Serpent-poisson de nos cauchemars.

D'un monde déifié par l'outil. Et de notre catalepsie.

Avec nos idées fixes. Nos rêves fixes. Notre destin fixe. Avec nos tonnes de nostalgies perforatrices. Avec nos uchronies aberratives. Avec l'orientation torticolique de notre face vers les levants, l'eau des sources parlantes, les déserts imprimés de pas, dallés de pierre noire.

Nos têtes émergeant des dépotoirs, des fleuves inconstants, d'ergs mouvants.

O naïfs. Nos frères.

Menteur celui qui a dit que les minbars d'Andalousie pleurent encore dans leurs prosternations.

Cela fait des siècles que nous sommes tombés en panne. Que nous tournons en rond, à l'abord d'un carrefour, rosace flanquée de fausses pistes. Les heures stériles dans la bouche du vagabond. La rumeur des fraternités de plomb. La sauvage course pour la possession et l'orgueil.

Et nos peuples publics de complots, de frasques militariennes, de paris sur chevaux et femmes. Nos peuples, grandes hordes à la bride du premier charlatan en livrée tirant sur les tripes sensibles. Nos peuples sevrés.

Vasques d'or noir. Tout ce gâchis. Pour oublier. Pour sommer la planète de ralentir, changer le sens de son tournoiement. Pour sommer les ruines de retrouver une impossible splendeur. Pour sommer la nuit de redevenir monumentale, transhumante de hennissements conquérants.

L'hymne butine. Se transforme en rafale. Nous cogne. L'index pointant des étoiles filantes, des soucoupes volantes.

Des alvéoles clignotent.

L'énergie nous chauffe à blanc. Nous carbonise.

L'hymne nous pourfend. Nous sommes glaise. Nous retrouvons chair et sang. Nous reprenons corps. Nous nous palpons. Nous nous regardons, les yeux dans les yeux. Aucune digitale de greffe.

Les horizons se déchirent, et c'est comme si mille planètes venaient s'accouder à la terre, la choisir, centre d'une grappe propulsée en dehors du temps.

L'hymne nous enveloppe. Nous souture. Point par point.

abdelkader lagtaâ

14988

âayta (extraits)

petit j'avais un doigt aux ongles nazaréens
j'y ai mis un fusil
pour vivre mieux à la clairière
et j'ai eu l'ellipse dans le temps
en érosion
porte son séisme dans la baie pour abriter
les algues de l'eau crépitante
sismographe
chant brisé et les pavés
chant brisé fait son manifeste
sur la roche solaire
sismographe tinte
paille sismographe en achève fusil
et braise
et palais go home
se décave
allées venues s'enlacent

casablanca porte sa cravate auschwitz à petits pois blancs
sur ce printemps séisme aux béquilles
1965 à califourchon
on y vit de balles multicolores et de pattes
lacrymogènes
printemps sans joie
je t'ai offert la gazelle en semences
printemps sans joie
je t'ai consacré idiome engueulatif
en ignition
tu ne me ressucites que pour tes androïdes
printemps sans joie
lorsque mes flammes créèrent des noualas autonomes
tu es revenu ignivore
sur ma kasbah illicite

printemps sans joie

deux mains décharnent l'asphalte et tissent ses poils
quenouilles de cendres
deux mains à l'heure
m'enlacent au fond de la ruelle était rumeur
la ruelle charnelle
fit une harira de squelettes et de moëlle
j'appelle et j'attends mon cri dans ces
planches somnifères
se dépoilent et le terme goutte
et nu jusqu'aux nuées nombril y cultive
ses eaux claires sur le pont
nu jusqu'à l'amour crache crevel crève l'amour fait tache
non-recevoir
dans notre ville inchoative avant le mot
la ville tout
on y grave l'asphalte sur le mot connais pas
d'ongles
de rétines
et de plaques
mortuaires
vaché l'ennui de durer cette vidée putain de vie
vaché marque déposée étable de barricades sans débit
nous avons renversé les chaises immobiles gueulé le thé les nuitées
nubiles se procurent des clous pour le hamada à localiser pour y
introduire le pacifique avatar dans le temps y est cloison

draa puerpéral
la file déchire le haïk à toucher la phalène émeraude
dans tes haleines chaudes
lorsque perd la ville de bronze me mets les yeux en berne
je dis draa
mots coagulés et planning familial imbu de roses toxiques aux
mouches d'aliénation
lorsqu'on creuse mes mains
sous l'ombre
je dis draa
lorsqu'on sculpte un viol pour mon hamri
qui se fait ombre sur mes omoplates
lorsqu'on me coupe l'océan
au fond des doigts
draa chante pour moi
grand draa coule ton lait-saxifrage parmi les dattes
et le simoun
draa debout
désosser ces amas de sable prolifèrent derrière le jour
sable cinéraire
astygmate
tu colportes ton image pour la soif
sédentaire
vent qui incinère la ville sans parole
vent qui incinère le désert aux cheveux longs

vent qui incinère le simoun
j'y souffle dans mon fond
et ces nazaréens d'aloi plus bas encore
fongibles langues imbues de pieds à lécher puis de terre aride
crachats suinter ces cadavres ophidiens dans
l'odeur du jour aviné
mamelles de boue et de
rouille
vous sentez ce mot tombée fine
lorsqu'on vomit
vous ne faites que décalquer
puis la nausée agonise puis avatar
rampez que mes semelles s'essoufflent de vos souffles
je dis alors canicule
comme l'écho aux pages après la flamme
le soleil nocturne à happer
comme le sable aux alentours

j'invoque l'oued ondule
m'y invoque avant de me perdre à dessabler ces
désentrelaceurs évident dans draa tu m'es ciliaire jusqu'à moi je te
l'offre à pleines entrailles
draa en laves et cette pierre solaire qui traverse le pont
j'y ai mes pas et les miens
tu y as tes pas et les tiens

draa en laves je m'y lave pour t'enlacer avalanche
tu te perds dans mes doigts
dilatoires
je te sens doigt qu'on peint de chaises électriques
et d'arcs-en-terre
un frisson unisson et la terre tombe
la forêt lui tend les bras criblés de désir
et de fleurs
tu m'ombres de plus en plus tu n'as plus d'ombre
dans tes pores
le jour la nuit nous lâchent pérennes
parce que les choses perdent leurs noms derrière les fongibités des
manuels dévore affamé toutes ces armes d'acculturation et prends qui
veut peut avant que la liste des statistiques ne soit close
sur la grande place on élève l'exotérique
en hibernation
d'obélisques pour la rouille en surface
et cette fillette qui perd le ciel entre ses seins
pour devenir une race non pas celle de
moulay brahim oiseau des montagnes moulay bouchaib donneur
d'enfants sous l'autre qui fait tourner le soleil tourne autour de la
terre rouge de moulay bouazza
et cette fillette qui fait l'amour entre ses doigts
dont le spectre du prince
de la princesse et ce lierre leurre généalogique de moulay bousbir
statistique à lui seul

comme le simoun à toute généalogie ophidienne
on y construit un bidon-mosquée
et ces seins qui s'ombrent jusqu'aux échos
bousbir manabboula tangible le sang
arme blanche coagule arabe fantasia
sang de moussem sent
une tumeur scalpe

pour vous dire encore un mot scalpe
je n'écris pas pour penser
je me lève pour exterminer ces ondes qui moisissent dans ces
carcasses itératives

inamovile
se dressent mes jambes se font des doigts et des puits
sur l'océan regarde-moi je suis mort depuis
mes mots dans le pays de la rouille

ressucitent mes mains et mes ponts
je ne t'offre pas ma pêche
elle est canicule et puis j'y tiens
maquis itinérant

14404

le cauchemar occidental

les livres coûtent cher de plus en plus
les livres qui s'agglutinent chez nos libraires ressortissants français
les livres que je lis sans comprendre

ce sont pourtant des livres de maîtres-à-penser qui enseignent
la liberté
la responsabilité qui enseignent
comment exister
comment penser   qui vous apprennent
comment vivre
comment mourir

non
j'ai la tête dure
il y a aussi que ce besoin de lire
je ne le ressens pas du dedans
il ne s'agit pas même de besoin
il s'agit de forces obscures que j'appelle

l'offensive d'un commando usé à toutes les cordes
d'un commando imbattable

mais il n'y a pas que ça
le film américain
la mode anglaise
le beatnik et
telle histoire de suicide en suède
ni la première ni la dernière
une tradition de suicides
et me voilà en train de me creuser la cervelle pour essayer de savoir
ce que cela
va engendrer
à l'échelle de l'humanité
mais je perds mon temps à essayer de deviner

et à quel point cela m'agace
c'est que je sens que quelque chose ne tourne pas rond

je ne suis pas passionné et je me sens étranger

je n'arrive pas à comprendre
je me dis bel et bien que je ne comprends pas
alors j'assimile
je rumine
je m'exprime à grands renforts de lieux communs
je m'attache à van-gogh
j'admire picasso
je suis fou du mobilier géométrique de la dernière décade et
évolué comme je suis
j'ai dit d'accord au massacre des cours
j'ai aidé à étrangler le soleil
            à le chasser de nos maisons
et dans le petit coin de ma petite chambre moderne au plafond bas
j'ai ouvert une revue d'archéologie

le tourbillon le tourbillon
une agitation à la voix grave
un mal-être
il plane
le tourbillon plane
il devient mal de tête
puis s'évase comme une hécatombe et va engloutir mes livres
voilà l'universalisme
        l'objectivité et
je ne sais quelle autre motivation des cultures
couvertes de ridicule seulement parce que je me sens harcelé par un
mal inconnu
ce n'est pas le mal du doute
je ne doute pas encore   j'ignore
je souffre dans mon corps
le tourbillon achève de voiler mon regard
ma famille m'échappe
elle m'échappe
puis la rue
polyvalente
elle me joue des tours
elle m'a confectionné un corps de mirage

à sa présence je réponds par un néant

je la vois sans la voir
je me vois sans me voir
c'est que je suis mirage qui n'existe que par l'autre

je me surprends en train de parler d'existence et je me dis
nom d'un chien qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire
c'est que ce mot je suis certain de ne l'avoir pas pensé

comment se fait-il alors que je l'ai formulé
je peux seulement proposer qu'il y a probablement
un langage vide de sens
que j'emploie parce qu'il s'accorde au mirage où je patauge

mais n'allons pas réfléchir sur ce mot mirage
voici les faits
je suis à bout
je perds patience
c'est que je me dis que je n'ai fait que subir jusque là
or je suis fatigué de subir
je sens que je commence à réagir
contre qui
contre quoi
ça je ne le sais pas encore
mais ce que je sais n'est pas banal
ce que je sais est essentiel
c'est qu'il est d'une gravité à vous faire chavirer

c'est le dialogue avec les miens
le dialogue avec ces remparts qui encerclent ma ville
le dialogue avec ces morts
oui
sidi abdallah ben hassoun n'était pas un charlatan
savez-vous ce qu'il a fait
 il a armé sidi el ayachi de son épée et lui a dit
va chasser les portugais

le mirage empêche ce dialogue de s'accomplir
mais s'il fallait s'arrêter à ça

2

alors je lis le monde
je lis le monde moi aussi
lisez le monde
non c'est vrai que tu ne lis pas le monde
donc je lis le monde
je le lis la plupart du temps en retard d'un jour
c'est qu'il vient de loin
d'un autre continent
nous le tenons comme il faut
nous le promenons dans nos avenues et sur les terrasses de nos cafés
nous le déployons en sirotant un petit crème

bon c'est parti
reste à prendre mon courage à deux mains pour venir à bout de l'article
pour venir à bout
comprendre c'est autre chose
et ce que je comprends
c'est que ça va mal entre la france et l'amérique
mais je suis heureux d'avoir accompli ce devoir

car c'est un devoir
tout comme lire l'étranger de camus est un devoir
non c'est vrai que vous n'avez pas lu ulysse
c'est un devoir je vous dis de lire le procès et les mouches et mme bovary

sans ça vous serez taxé d'ignorant
dib me dites-vous
feraoun
des parents pauvres
vous aurez le temps
méfiez-vous tout de même
et de fanon
il a vu trop de malades

bon
mais voilà
les questions africaines
le biafra
et le malaise s'empare de moi
un malaise comme pas un qui vous frustre
qui vous déporte
loin de cette paix benoite
vous vous sentez observé comme un fugitif
hors de vous-même
c'est que l'enveloppe de votre corps a cassé
vous abandonnant à un sentiment de culpabilité
qui vous travaille
comme l'érosion travaille la terre
et c'est un malaise dont vous vous passerez volontiers
parce qu'il vous trouble
dérange vos habitudes
c'est un casse-tête en vérité dont vous n'avez pas besoin

vous voyez comment vous tournez en rond
c'est que vous n'êtes pas satisfait de vos déductions
elles ne donnent pas un seul argument sérieux
il y a là quelque chose de grave de très grave
vous n'arrivez pas à le saisir
vous sentez seulement sa présence
et quelle présence

le biafra s'apparente dans votre esprit à un fleuve de sang
à côté des cimetières d'éléphants
le biafra est venu creuser un cimetière beaucoup plus grand
vaste vaste
tout un territoire d'yeux lumineux
de dents blanches
de vigueur anéantie

vous n'êtes pas troublé mais désemparé
vous n'êtes pas horrifié mais désemparé
vous n'êtes pas épouvanté mais désemparé

c'est un cafard qui vous hante
un mauvais insecte
c'est que du biafra vous ne possédez qu'une image floue
vous ne savez pas ce que c'est
vous savez peut-être ce que c'est
mais ça ne vous épouvante pas
c'est parce que vous n'êtes pas vous-même

vous êtes une caverne
vous êtes un mur délabré
vous êtes un méandre miné
vous êtes une leucémie

et puis soudain vous bondissez de votre séisme
cette fois vous n'êtes pas désemparé
c'est que dans nos radios
à l'heure du journal parlé
les télégrammes de courtoisie passent en priorité
les nouvelles des militants africains viennent en dernier lieu
le speaker les formule avec détachement
comme le commentateur d'un mauvais film
mystère que tout cela
mystère mystère
mais vous commencez à vous douter de la présence de quelque chose
qui vit à vos dépens comme une sangsue et conditionne votre
comportement

c'est le cordon ombilical qui vous lie à l'occident accompli
habilité cet occident accompli
à choisir nos amis et nos valeurs
à nous habiller et à penser pour nous

3

non
nos montagnes me font réfléchir
il neige d'une autre façon sur le haut atlas
et l'on continue patiemment à y produire la déesse-mère
le berbère y est droit et adroit
une droiture légendaire
une droiture faite chair
une chair qui colle à l'os
mais l'os est racé
l'œil est formidable

l'œil hautain du bekkal
l'œil sagace du kherraz
l'œil dressé au mépris des arabes fourbes et impuissants

surgit une rue moins marécageuse
et la ville m'apparaît frelatée

elle couve un chancre terrible qui a fini par l'avoir
il l'a découpée comme un bon boucher découpe la viande
bidonville
médina
ville moderne puis
il est sorti dans la rue comme un blasphème

c'est ce qui explique pourquoi
en afrique
nous avons vécu si longtemps sous la brume londonienne
à présent
le soleil d'afrique réapparait
me réchauffe
m'éclaire et m'illumine
je suis donc africain
je veux au moins l'être
et je sais qu'il est difficile de devenir africain
pour commencer
je lirai ibn khaldoun

ah merde alors
je suis africain et je ne connais même pas ibn khaldoun

Il est une ville qui conjure l'œil, contre laquelle l'œil ne peut rien, fût-il doué des plus grands pouvoirs.
Une ville dont on pressent le dévorement puisque petit à petit on est réduit à une série d'ossements qui se fragmentent, s'amenuisent, sont dispersés dans l'air. Suis-je une ville reconstituée os après os ou suis-je une ville éteinte ? Ou de forteresses en résurrection qui n'ont pas été représentées dans les livres scolaires (kasbahs, frondaisons, du troglodysme aux petites maisons basses les fenêtres maladroitement disposées) pour réanimer les instincts de l'ogresse-lune profondément amoureuse et déclencher toute cette série de planques, d'asiles, de froids et de canicules assurer le fonctionnement de l'œil à partir de réapparitions, de pièges parfaitement décelables servant à capter qui les sangs qui des glissements de terrains, les djinns.

De grottes ouvertes pour la reptation de mes côtes
comme si j'étais comme si la ville et la grotte en moi
étaient séparées en ordinateurs chacun utilisant son propre calcul
poursuivant sa propre aventure de sillonnement de destruction et de rêve
de machines qui dépassent le temps
le temps dans notre tête enfouie sous chemise de vieux cancers de paradis
puisqu'on ne peut pas échapper à son destin
puisque c'est une question d'œil quelque chose de vivant quelque chose de tragique dans notre œil
puisque Sésame la grotte Sésame la ville toute ma cité émiettée comme sous le coup de réverbérations électriques et ma prière au volatile le grand maître enterré à Baghdad
la discorde de mes flacons de vapeur de lymphe détentrice de pouvoir d'ubiquité
que sirote
le vampire
ni géographe ni géomètre n'ont pu donner d'explication au désastre qui m'a
jeté dans le kif

pas plus ces légendes entre les ruines qu'il
ne restera que moi
et moi
je serai dévoré par un monstre
et qui mettra les lunes en grossesse ?
qui fermera le livre ?

Ça fait rien, dis-je, si on me force presque quotidiennement à avaler le plat de couscous où l'on a disposé la mort de façon qu'elle soit végétale, et si la rue est d'anxiété. Je télescope. J'ajuste des rêves d'où a été propulsé mon cerveau en vastes bandes à peine perceptibles – des ondes – selon eux, et mon foie, selon moi.
Ça fait rien si je ne réussis à saisir de l'abîme que les secousses symptomatiques et si localisés mes délires s'avèrent perceptibles sous forme de tâches fuyantes – flaques de sang. Ça fait rien si mon anachronisme est à l'opposé de l'électron, l'électron et mon anachronisme constituant ce scandale d'accommodement à qui mieux-mieux d'où je soutiens que les transistors captent la voix des sirènes, les sirènes noires et blanches, pour capter la nuit, la nuit ainsi que toutes les caractéristiques de la lune. Et tu as les dents avec une petite fente qui ouvre dans mon imagination des lèvres de torpeur Tanit. Et dans cette voyance un vieux tueur qui est le temps et dans mon rêve brusquement des motifs qui recommencent, ensablés, luxurieux, une foule pleine de territoires où je me mesure la ville la rue et moi sans que je parvienne à placer le coup décisif qui doit mettre fin à tout tressaillement Tanit jetant ce rêve que la ville me renvoie n'ayant jamais propulsé autant de têtes autant de doigts autant de portes et autant de poteaux électriques autant de chiffres et d'héritages caravaniers ni été aussi tortueuse ni aussi impossible à atteindre du fait de la disposition des maisons qui la bordent basses arrivant à la gorge et du fait aussi des lampes électriques qui lui donnent un air du désert qui me rappelle la nostalgie est une vertu du croissant lunaire la nostalgie émiette, j'ai été émietté à force de me souvenir, émiettés les compagnons qui s'arrêtent afin de mieux chanter les départs à proximité de débris de maisons affirmant qu'il s'agit Tanit là d'un amour perdu d'une passion dévorante Sésame comme la nuit qui rassérène qui vient sans que je bouge sans réveiller une lune profonde difficilement reconnaissable dans ce qu'elle a créé pour déclencher une apparence de temps immobile. J'avais une lune devenue masse spongieuse collant douars à moitié détruits d'où je n'ai rien pu retirer sauf un livre de descendances calamiteuses, moitié purulente moitié vagabonde. J'avais une lune dont j'ai été tétanisé n'ai pu la chasser même en appuyant des pouces depuis la tempe jusqu'au milieu du front de manière à faire sortir un point rouge entre les yeux, et même si c'est du soleil qu'il s'agit, qui fait chavirer corps et corps dans chaque articulation dans la moindre cellule sa pestilence. Qui frappe. Qu'il y a nécessité de chasser vers les arbres, vers les dunes, et qui est porteuse de vieille rancune.

Je suis resté à tâter ce grossissement
lent
infernal

ma voix
boueuse
collant au sabot de la mort
mon cerveau
avec les dimensions d'un champ de bataille où Sif ben Di Yazane aurait pu déterrer des centaines de scorpions d'or. Anémique, moi. Moi et le reste dans les livres que viendra détecter le galactique occidental pour m'assurer de mon moyen-âge, de ma résurrection, de la beauté de ma religion, de ma jeunesse mon primitivisme ma virilité mon sexe pitoyable, que c'est une question de temps, qu'il faut proclamer l'homme libre, que Berbère, que lui Barbare, que moi juif hindouiste fataliste fanatique et arabe, que lui Phaëton, qu'après tout nous ne sommes pas si différents sauf que lui correct, son chien, sa femme, son disciple qui n'a pas pu établir son passeport, Carla, roman à deux, kif, thé, je-délire-j'écris-en-tremblant-sous-le-coup-du-délire, et Brahim dont il connait la vie mieux que personne mieux que moi la Sicile Essaouira devant les petits ratons photogéniques éberlués comme par quelque jeune folie écoutez-moi je suis prophète romain en attendant la révolution l'action d'abord l'action pour la galaxie et la lune en moi puis la lune où je suis mes supplications
lui plus musulman que moi
le prophète à Rome
avec ses calculatrices électroniques en plein désert futuriste
avec une ville avec deux portes seulement
des pyramides des totems
des gens amoureux de la même vache que moi
dans cette ville je connais mon matricule
moi aussi
j'ai habité des déserts futuristes
moi aussi j'ai conquis la plupart de mes satrapies
ce que je peux avaler comme journées de chergui moi le Minotaure
ce que je peux être non-violent
ce que j'ai comme fantasmes dans la circulation sanguine comme cadavres sans sépulture face à la ville
à détruire
et dont il restera une autre ville que nous appellerons

Palmyre

la grotte

cinq hommes et le sixième un chien et moi le Minotaure
et encore moi le Minotaure la grotte six hommes et le septième un chien et moi le Minotaure et encore la grotte six chiens six hommes et encore la grotte un chien sans hommes et le chien apparaît
avec l'effigie de son absence
surtout la grotte à peupler de visions surréelles où traquer dans le rire d'autres têtes de vaches dans des tas de rues ouvertes à même les parois de l'antre séculaire du dormeur avec la vache la cité d'airain sans passeport cordes machines oueds plus des caravanes
dans le rire

moi le Minotaure et encore Tanit l'animal à point sur mes vappes irrégulières d'insomnie livresque
et encore Tanit ses embyotomies ses cuisses de courant d'air
et ma nuit appréhender la lune ne serait-ce
que pour en tirer des photocopies ne serait-ce
que reconnaître mon cerveau fait d'écume seulement
ma nuit mon anachronisme à la taille ma double ceinture de kif

je contemple les architectures

index des auteurs

Mohammed Ismaïl Abdoun
né en 1945 à Béchar (Saoura). Algérie

Malek Alloula
30 ans. Né à Oran. Algérie

Samir Ayadi
Tunisien

Mohammed Aziza
28 ans. Tunisien

Mohammed Khaïr-Eddine
né en 1941 à Tafraout. Maroc

Abdellatif Laâbi
né en 1942 à Fès. Maroc

Abdelkader Lagtaâ
né en 1946 à Casablanca. Maroc

Abdelaziz Mansouri
né en 1944 à Salé. Maroc

E. M. Nissaboury
né en 1943 à Casablanca. Maroc

action
plastique

symposium international de sculpture de mexico

par toni maraini melehi

A l'occasion des Jeux Olympiques Mexicains, une Olympiade Culturelle a été instituée cette année pour la première fois. Il s'agit dans l'ensemble d'une série de manifestations artistiques (théâtre, ballet, cinéma, expositions, congrès) organisées à Mexico pendant toute l'année 1968. Dans le cadre de ce programme, une RENCONTRE INTERNATIONALE DE SCULPTEURS a eu lieu pendant les mois de juin et juillet.

Invités au Mexique par un comité de choix expressément désigné, 18 sculpteurs – 3 mexicains et 15 " venus des cinq continents " – y ont participé. L'Afrique était représentée par Mohamed MELEHI, artiste du Maroc.

Le but principal de la Rencontre était la réalisation d'un ensemble de 18 sculptures monumentales (allant de 8 à 23 mètres de hauteur), en béton, disposées le long du tronçon sud de l'ANILLO PERIFERICO, autoroute de 25 km. environ, qui sort de la ville en direction des Villages Olympiques et de Xochimilco. Construites pour y demeurer, ces sculptures appartiennent à la ville de Mexico.

Ce projet – malheureusement conditionné par des intrigues officielles non réellement artistiques et caractérisé par de nombreuses erreurs d'organisation – a cependant eu le mérite, sur le plan du travail non-officiel, d'être intéressant et assez futuriste.

Que le lecteur ne se trompe pas ! les intrigues, la violence, l'injustice de toute une situation globale ne peuvent pas être camouflées par des activités culturelles d'avant-garde ; toutefois, il est vrai aussi que de telles activités peuvent véhiculer les idées nécessaires pour la mise en cause d'une situation artistique commercialisée et cristallisée, et de tous les problèmes culturels qu'elle fait naître.

Cette RENCONTRE INTERNATIONALE DE SCULPTEURS a permis des expériences aujourd'hui fondamentales : celle de la collaboration entre disciplines différentes (problème du travail en équipes) et, en


action
plastique

symposium international de sculpture de mexico

1447-2

par toni maraini melehi

A l'occasion des Jeux Olympiques Mexicains, une Olympiade Culturelle a été instituée cette année pour la première fois. Il s'agit dans l'ensemble d'une série de manifestations artistiques (théâtre, ballet, cinéma, expositions, congrès) organisées à Mexico pendant toute l'année 1968. Dans le cadre de ce programme, une RENCONTRE INTERNATIONALE DE SCULPTEURS a eu lieu pendant les mois de juin et juillet.

Invités au Mexique par un comité de choix expressément désigné, 18 sculpteurs – 3 mexicains et 15 " venus des cinq continents " – y ont participé. L'Afrique était représentée par Mohamed MELEHI, artiste du Maroc.

Le but principal de la Rencontre était la réalisation d'un ensemble de 18 sculptures monumentales (allant de 8 à 23 mètres de hauteur), en béton, disposées le long du tronçon sud de l'ANILLO PERIFERICO, autoroute de 25 km. environ, qui sort de la ville en direction des Villages Olympiques et de Xochimilco. Construites pour y demeurer, ces sculptures appartiennent à la ville de Mexico.

Ce projet – malheureusement conditionné par des intrigues officielles non réellement artistiques et caractérisé par de nombreuses erreurs d'organisation – a cependant eu le mérite, sur le plan du travail non-officiel, d'être intéressant et assez futuriste.

Que le lecteur ne se trompe pas ! les intrigues, la violence, l'injustice de toute une situation globale ne peuvent pas être camouflées par des activités culturelles d'avant-garde ; toutefois, il est vrai aussi que de telles activités peuvent véhiculer les idées nécessaires pour la mise en cause d'une situation artistique commercialisée et cristallisée, et de tous les problèmes culturels qu'elle fait naître.

Cette RENCONTRE INTERNATIONALE DE SCULPTEURS a permis des expériences aujourd'hui fondamentales : celle de la collaboration entre disciplines différentes (problème du travail en équipes) et, en

particulier, entre le technicien et le plasticien ; celle de l'intégration à l'espace environnant (problème de l'art-dans-la-nature, l'art-dans-l'ambiance), et à la planification urbanistique (problème de l'art-dans-la-rue et dans la cité industrielle). Les sculpteurs ont ainsi eu à résoudre des problèmes techniques et plastiques considérables (construire une sculpture extérieure et permanente, sur une échelle monumentale, dans une matière nouvelle qui nécessite des calculs complexes et une exécution soignée, ériger une forme bien orientée par rapport à la lumière naturelle, à l'ensemble urbain, à la vision de masse éloignée et motorisée).

En ce qui concerne le problème de la communication artistique socialisée, l'emplacement est somme toute idéal. Cette autoroute grande et belle n'est pas du tout exclusive. En partant de la banlieue et de nombreux quartiers populaires elle conduit au Pedregal et aux quartiers résidentiels mais aussi à Xochimilco, endroit d'amusements populaire et traditionnel très fréquenté. L'autoroute est toujours pleine. S'évadant de la ville les après-midi ou les jours de fête, les gens, les familles, « los camiones » prennent avidement la route vers les gazons et les canaux fleuris de Xochimilco. Et les sculptures sont là.

C'est dans ce sens que le projet est futuriste.
Il se penche sur le problème complexe de l'art dans la rue. De l'action des artistes, sortis du cercle clos des galeries, face à la collectivité.

A mesure que les travaux progressaient, les formes devenaient des personnages, des noms étaient inventés, chaque sculpture étant sujet d'observations critiques, ironiques ou affectueuses. Des jeunes montaient sur une sculpture pour voir tout autour, dormaient sous l'ombre d'une autre, ou y écrivaient pendant la nuit *'gorillas asesinos', 'Cueto asesino', '1968, Olimpiada de hambre'.*

C'est que les sculptures commençaient lentement à faire partie de la vie ambiante. Rigoureusement non-figuratives, elles se transformaient, s'intégraient aux cactus, aux signaux de la route, aux pyramides, aux rochers de lave, aux bidonvilles cachés parmi ces rochers noirs et aussi aux murs mexicains sur lesquels on écrit clandestinement ses vérités.

ON EST LOIN DES ŒUVRES INTOUCHABLES D'UN MUSEE.

Aux bords de l'autoroute qui passe par cette plaine volcanique à la sortie de la ville s'échelonnent donc les 18 sculptures. Il y a dans ce paysage beaucoup d'espace et de grandeur. Sous une lumière diffuse, par moments violente, s'élèvent, à un kilomètre l'une de l'autre, ces formes monumentales, nettes et colorées (le béton a été peint). Modelées avec intelligence, bien orientées, certaines sculptures s'intègrent complètement au paysage, d'autres, trop lourdes et mal conçues y demeurent surajoutées.

C'était l'opinion générale (des critiques, des artistes et du public) que la sculpture de Mohamed MELEHI était une des plus réussies, par sa forme harmonieuse et son ingénieuse intégration.

Il s'agit d'une forme ondulée de 12 mètres de hauteur en béton blanchi et encadrée par une charpente métallique cubique de 3 m x 5 m x 5 m

peinte en rouge et orange. Cette sculpture se dresse sur un terre-plein au milieu de l'autoroute.
C'est une sculpture qui exploite correctement la ductilité du béton. La forme s'élève élancée tout en demeurant solide et bien définie dans ses contours. Son profil curviligne a été rigoureusement étudié : les ondulations sont synchronisées de manière à donner *l'impression d'un mouvement continu* (selon la position du soleil, les creux et les bords développent toute une vérité d'ombres).
Non seulement elle présente donc une silhouette différente de chaque côté, mais aussi ces mêmes côtés changent de contour selon la lumière qu'ils reçoivent.

En venant par la route on aperçoit à un kilomètre cette sculpture qui surgit avec force. A mesure qu'on s'approche, elle varie ; elle bouge.

« Je suis Africain, je suis d'un continent de masses et de grandes ouvertures. Une sculpture, ou peinture, qui peut être vue de loin, par plusieurs personnes à la fois, pendant qu'elles travaillent, pensent ou se promènent est pour moi une véritable œuvre active, une opération plastique de grande importance » (1).

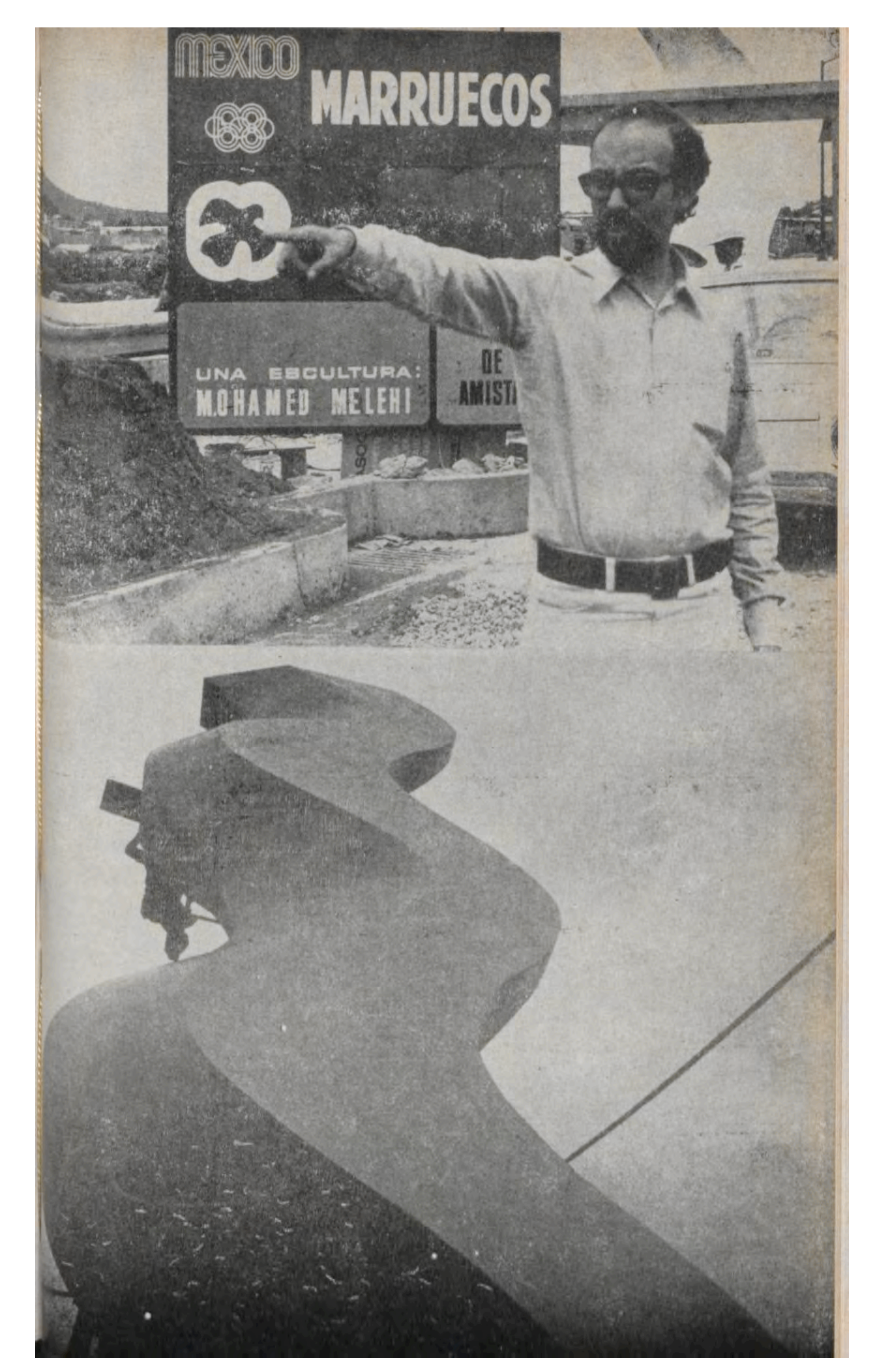
Conçue dans cet esprit, la sculpture de MELEHI s'intègre à la vaste plaine.

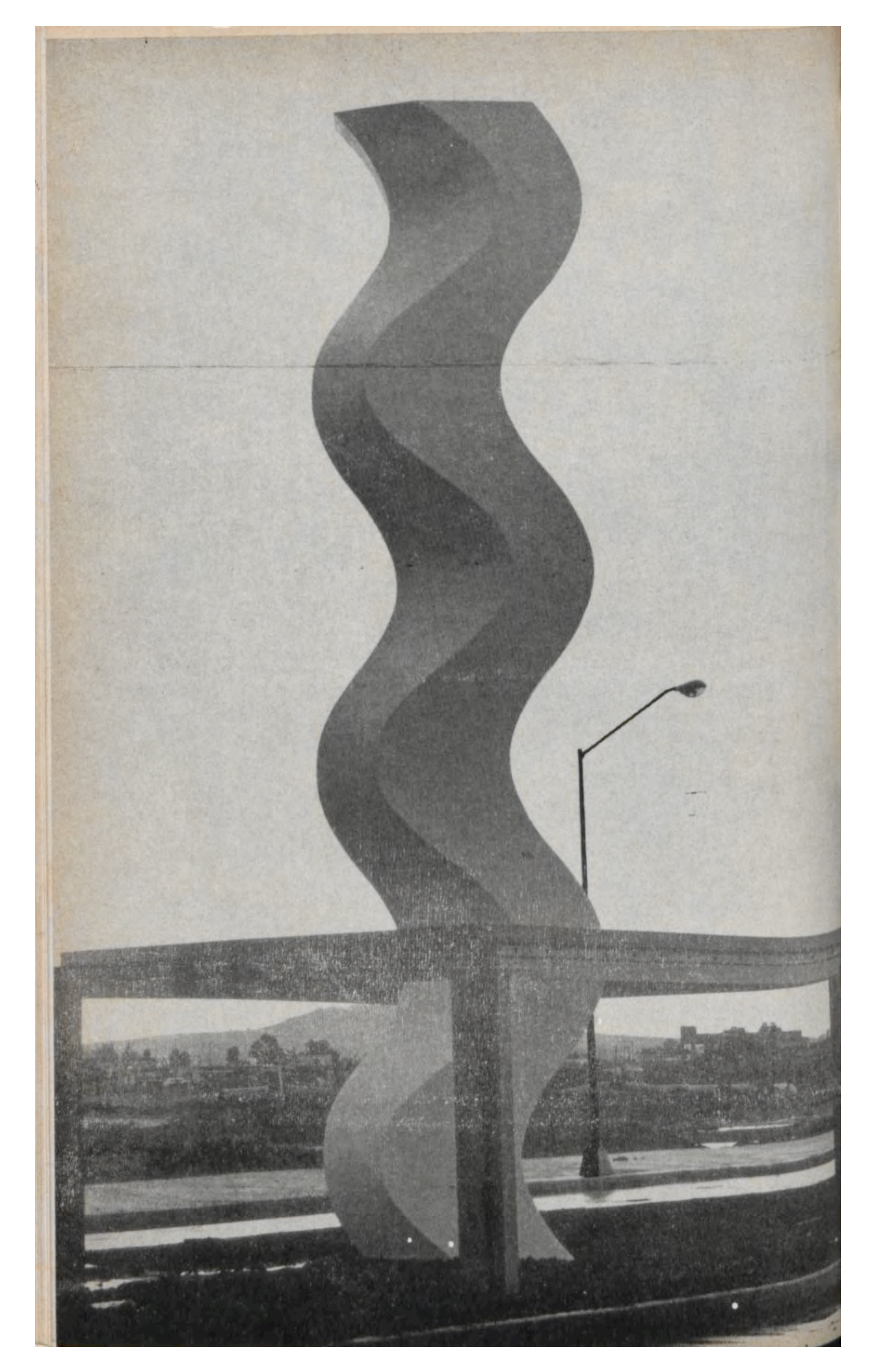
De près, elle change encore. En effet, si l'on rentre à l'intérieur de la charpente cubique et qu'on regarde en haut, c'est une autre sensation, un autre paysage plastique. Le pourtour cubique est une cage étrange ; la forme ondulée devient aigüe, une vibration tendue vers LE HAUT ; la verticalité d'une colonne immense. Il s'agit, pour MELEHI, d'une flamme mentale qui domine et qui s'échappe de la structure matérielle, dure, crue et angulaire.

« Conscient du fait que je devais représenter l'Afrique – tâche trop grande vraiment – j'ai voulu créer une forme qui, tout en étant traditionnelle (l'onde apparaît sur tout art africain), tout en étant nouvelle (elle est plastiquement moderne), symbolise une situation déterminée : malgré l'oppression sanguinaire, métallique et programmée, l'esprit dynamique de ce continent (son 'SOUL') s'élève avec force vers le ciel » (MELEHI).

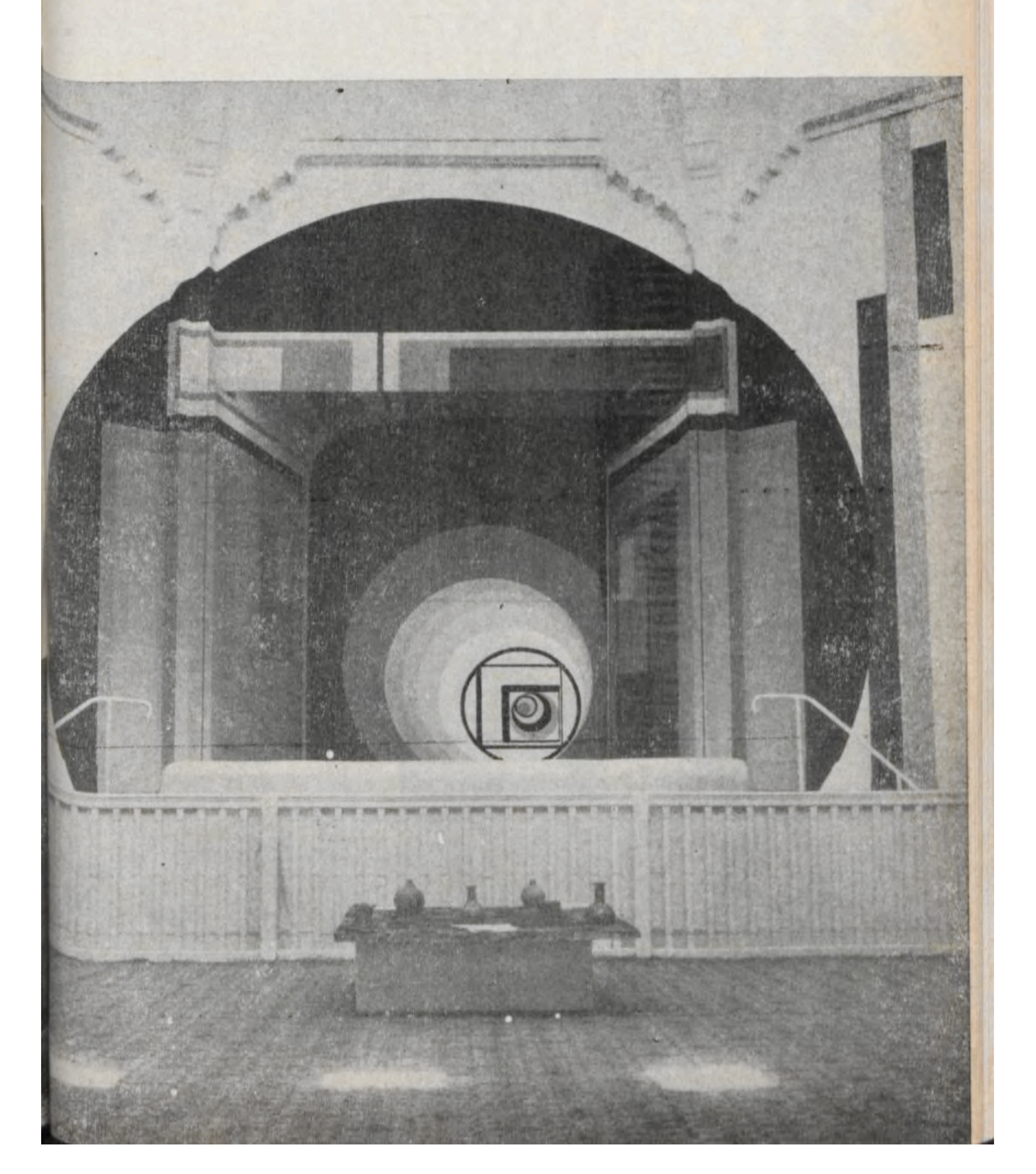
Ainsi, de loin, de près, de l'extérieur puis de l'intérieur de l'enceinte linéaire, le public cherchait à saisir et à relier tous ces différents aspects. C'est une METAPHORE OPTIQUE qu'on voit des gazons de Xochimilco.

(1) Passage extrait de la déclaration écrite par Melehi en avril 1968 pour la publication que le Comité de cette Rencontre prépare à présent.


MEXICO
MARRUECOS
68
UNA ESCULTURA:
MOHAMED MELEHI
DE
AMISTA



Exposition Annuelle
de
L'Ecole des Beaux-Arts
de
Casablanca
Juin 1968



حركة بناء في
مختلف المجالات
تتطلب اعدادا محكما
لاطارات فنية مرود
ية حتى تقوم بمهمتها في
الوقت المناسب

Comme ils l'ont fait en Juin dernier, cette année aussi les élèves des années terminales de l'Ecole des Beaux-Arts de Casablanca, en collaboration avec les professeurs, ont programmé ensemble une exposition collective, à la suite de nombreuses réunion et discussions préliminaires.

Il faut préciser tout de suite que cette exposition n'a pas été conçue dans le sens habituel du mot, car il ne s'agit pas d'une série de devoirs accrochés dans un espace passif scolastiquement subdivisé. Les élèves ont essayé de traiter l'architecture de la galerie de manière à la faire participer à l'effet plastique global et à résoudre l'espace architectural de cette galerie dans le but d'atteindre l'intégration et la synthèse organique des arts et des différentes techniques.

DANS QUEL BUT S'INSCRIT CET EFFORT COLLECTIF ?

Il s'agit pour l'Ecole d'orienter les élèves vers la compréhension et la connaissance pratique de la notion d'art intégré et appliqué. Comme il s'agit pour cette même école d'arriver à accomplir avec dynamisme son devoir en tant qu'institution véritablement moderne : encourager les élèves à établir un rapport positif entre idées et métiers différents, l'organisation et l'accomplissement d'un travail en commun, pour se proposer eux-mêmes une discipline de groupe.

Ces élèves ont à leur disposition un espace donné qu'ils doivent agencer, coordonner, décorer, chacun œuvrant pour la réussite de l'ensemble, le but étant un travail primé par l'équilibre intelligent entre les tempéraments individuels, les techniques et les métiers. C'est un examen décisif, un véritable test pour le mûrissement de leurs idées et capacités artistiques.

LES ATTACHES AVEC LE PASSÉ

Il y a des leçons du passé traditionnel artistique qu'il faut retenir : l'intégration des arts à la fois réciproque et architecturale, et la plasticité des formes ainsi que le langage des images. Il y a aussi une morale du passé qu'il nous importe de comprendre dans la mesure où elle peut enrichir les données de l'action présente. C'est la notion de la création collective et anonyme du travail socialisé qui doit aboutir à la totalité d'une œuvre. Cette notion semble beaucoup plus moderne et cohérente vis-à-vis des exigences artistiques actuelles. L'héritage plastique traditionnel a été l'expression anonyme enrichissante d'une âme collective qui laissait en même temps entrevoir le rôle de la création individuelle. On trouve l'illustration de ce phénomène dans le travail corporation unissant plusieurs corps de métiers qui collaborent à la réalisation de l'œuvre architecturale.

LES PERSPECTIVES D'AVENIR

Cette manifestation s'inscrit dans le contexte d'une perspective future. En effet, étant donné l'évolution prévue dans le domaine de la construction nationale et de la production artistique, les jeunes sont appelés à jouer un rôle décisif dans cette évolution. Le souci majeur de l'Ecole est de les préparer à cette tâche. Les élèves sont introduits de plain-pied dans les problèmes plastiques modernes pour qu'ils puissent se préparer à opérer ensuite leur choix. Pour qu'ils prennent corps dans la réalité d'un pays qui se construit, se familiarisent avec la problématique de la création technologique et parviennent à des solutions correspondantes aux nécessité du développement social et économique du pays.

